

La Vie Canadienne

QUEBEC
19 Septembre 1918

REVUE HEBDOMADAIRE

TOME I
No 11

RELIGION—POLITIQUE—SCIENCES—ARTS



S.G. MONSEIGNEUR ROY

LA VIE CANADIENNE

LA VIE CANADIENNE est publiée à Québec et imprimée aux ateliers de la Cie de l'Événement, 30, rue de la Fabrique ; nom de l'éditeur : J.-E. Barnard.

SOMMAIRE

En passant.....	Divers	Louis Veillot.....	Strowsky
Pour nos soldats.....	P. Ledroit	Le prisonnier.....	Jean Lander
Politique canadienne française.....	J.-A. Lander	Les faits de la semaine.....	Joinville
La barbarie allemande.....	l'abbé Gérard	Folklore.....	C. P.
La semaine liturgique.....	l'abbé J.-A. D'Amours	Catholicisme et germanisme.....	Charles Maurras
L'homme qui a perdu sa réputation.....	René Bazin	Une semaine de guerre.....	A. Gobeil
L'appel de la Terre (Suite).....	Jean Sainte-Foy	Echos et commentaires.....	Le Liseur

“L'ÉVÉNEMENT”

Fondé en 1867

Quotidien et Hebdomadaire

L'Événement a célébré le 17 mai 1917 le cinquantième anniversaire de sa fondation.

L'Événement est le doyen des journaux français du Canada.

La position de l'Événement sur le rocher de Québec est plus solide que celle de n'importe quel autre journal local. Sa circulation augmente constamment. Ses annonces prennent de la valeur de jour en jour.

Mais c'est surtout par la qualité de sa clientèle que se distingue l'Événement. Au point de vue social, au point de vue des affaires, au point de vue des idées, nos annonceurs n'auront jamais qu'à se féliciter d'avoir lié connaissance avec nos fidèles lecteurs.

IMPRIMERIE GÉNÉRALE

Impressions et Reliure de 1ère classe

Spécialité: FACTUMS
OUVRAGES DE LUXE

Notre matériel et nos presses sont les plus modernes.

DEMANDEZ NOS PRIX TÉLÉPHONE 860

30, de la Fabrique, - - Québec.

TELEPHONE Administration 860
“ Rédaction - 959-7185

NON
RUSTABLE
D & A
CORSET

Ce n'est plus un secret pour personne que les dames les mieux habillées ont pris l'habitude de se corseter avec le “D & A” et, c'est grâce à ce plus parfait des corsets qu'elles sont devenues élégantes même dans leurs toilettes les plus simples.

Demandez-le à votre corsetière.

L'air fait beaucoup la chanson,
Le corset fait beaucoup la femme.



La Vie Canadienne

REVUE HEBDOMADAIRE

TOME 1

QUEBEC, 19 SEPTEMBRE 1918

No 11



EN PASSANT



Si Dieu est pour nous

DES rapports officiels annoncent que l'Angleterre, cette année, a produit plus de blé que jamais. Sa récolte égale les quatre cinquièmes de la consommation totale dans le royaume uni. Et c'est un peuple qui a fourni plus de 6,000,000 d'hommes à l'armée et aux services, qui a réalisé cet effort agricole extraordinaire.

En même temps, nous savons par Washington que la récolte américaine est énorme pour ne pas dire phénoménale, et quant à celle du Canada, sans être aussi satisfaisante, elle égalera probablement celle de l'année dernière. Ceci veut dire que la Providence a favorisé les Alliés, d'autant plus manifestement que dans la Roumanie et la Russie, les pays producteurs sur lesquels l'ennemi comptait tant, la récolte est très inférieure.

Grâce à Dieu, nos soldats et nous-mêmes pouvons donc nous réjouir de ce que les petits grains de blé, dont on a dit un jour qu'ils gagneraient la guerre, nous promettent encore leur concours pour un an. La famine, qui, il y a quelques mois, paraissait menaçante, est éloignée, peut-être pour jamais. Les rations ne diminueront pas, et, au contraire, la quantité de pain alloué à chacun des nôtres se maintiendra ou augmentera, ainsi que la qualité de ce premier aliment.

Il faut avoir été au courant des préoccupations des gouvernants des pays alliés, il y a quelques mois, pour apprécier complètement ce que comporte de réconfort l'excellent bulletin de la récolte dans les pays alliés. Ici, en Canada, nous n'avons aucunement souffert de la disette de farine; mais, en France et en Italie, il y a deux ans que le peuple est privé de bon pain de froment !

Nous aimons aussi à voir dans cette récolte magnifique un gage de la bienveillance du Dieu des armées à l'égard de notre cause. Car, en somme, sans la protection divine, que d'accidents de toute sorte auraient pu compromettre en partie ou ruiner complètement cette moisson désirée ! Et si Dieu est pour nous, qui sera contre nous !

M. M.

Charité et Justice

UN professeur allemand de Leipzig, le Dr Hasse, prétend que "la morale de l'amour du prochain, qui peut s'admettre entre individus, ne doit pas se tolérer entre nations." C'est encore là un principe pangermaniste, qui est tout le contraire de la vérité.

Sans vouloir dirimer ici une discussion théologique sur la nature de la charité ou de l'amour que les nations se doivent entre elles, il faut tenir que les peuples se doivent un amour mutuel. Et c'est un devoir que le Pape a rappelé en invitant les gouvernants à s'entendre, en vue d'accélérer le retour désiré de la paix juste et durable.

Et quoi, dira quelqu'un, faut-il avoir de la charité pour les Allemands coupables de tant de méfaits et de crimes!?—Oui, il faut avoir de la charité même pour les Allemands, et il n'est pas permis de les haïr.

—Ainsi il ne serait pas permis de les punir de leurs méfaits ni de leur faire une guerre vengeresse.—La charité qu'on doit à ses ennemis n'empêche pas de les combattre, ni de les punir de leurs méfaits, pourvu qu'on ne viole pas la justice d'abord et ensuite pourvu qu'on leur veuille du bien: le bien de leur amendement, de leur conversion. Il ne faut pas se faire un concept *bonasse* de la charité, mise en opposition avec la justice. Il faut savoir ce qu'exige l'amour du prochain, tel qu'il est ordonné par Dieu, auteur de la nature et auteur de la grâce.

Le père qui châtie son fils, le juge qui condamne un voleur et un meurtrier ne manque pas, pour cela, à la charité qu'il leur doit. Le brave soldat français qui repousse le boche à coup de grenades et de baïonnettes, accomplit d'abord un grand acte de charité envers sa patrie qu'il aime et doit défendre, et il ne manque pas à la charité qu'il doit même au boche en s'opposant à ses méfaits.

Est-ce manquer à la charité que de faire connaître les crimes de l'Allemagne, ses faux principes de droit international, ses projets monstrueux?—Non, pourvu qu'on le fasse d'abord en respectant la vérité et ensuite par charité pour ceux qu'il faut éclairer et parmi ceux-ci il faut compter les Allemands eux-mêmes.

C'est une charité de travailler à leur ouvrir les yeux sur leur perversion intellectuelle et morale, politique et internationale.

Ce qui serait manquer à la charité et aussi à la justice contre tout le monde, ce serait de dire le contraire de la vérité, soit contre eux, soit en leur faveur. Tout le monde et l'Allemand y compris ont droit qu'on ne les trompe pas par un mensonge.

Ainsi ce n'est pas manquer à la charité de faire connaître les dangers que le pangermanisme barbare fait courir au monde et à l'Allemagne elle-même; mais c'est manquer à la charité et aussi à la justice de nier le péril allemand, de prétendre que les Allemands ne sont pas plus coupables que les Alliés dans l'origine et dans la conduite de cette guerre. C'est manquer à la charité envers les Alliés que de leur dissimuler les desseins de l'Allemagne et c'est manquer de charité même envers les Allemands que de les encourager dans leurs méfaits, que de crier comme on l'a fait en certains pays, en parlant de tous les peuples belligérants: *ils sont tous pareils, les m...*

C'est méconnaître la justice et la charité de décrier ses compatriotes et ses concitoyens, ceux avec qui on est obligé de travailler en commun, sous une même autorité, pour excuser et couvrir de son silence les ennemis de son pays. Mais ce n'est pas manquer à la charité d'aimer ses compatriotes plus que les étrangers, plus que ceux qui sont les ennemis de son pays.

Toutes ces réflexions sont élémentaires; mais dans les jours de passions populaires, les choses même élémentaires sont parfois mises en singulier oubli.

Pardonnez à nos ennemis ne veut pas dire qu'il faut leur laisser tous les moyens de nous combattre, et les y encourager, en ne leur faisant pas expier leurs coups criminels. La charité ne demande jamais de violer les lois de la justice au détriment de ses amis, et de les oublier au seul profit de ses ennemis.

J. A. L.

Conseil opportun

M. Jean Guiraud termine une très intéressante étude, en plusieurs articles de la *Croix*, sur la "Jeunesse catholique française." par un conseil bien opportun.

Après avoir noté que "*le souci de la vérité intellectuelle qui est, après tout, la matière même de la foi et le support nécessaire de la charité et de la vie surnaturelle, passe trop souvent au second plan.*" dans les écrits de quelques jeunes littérateurs catholiques, le rédacteur de la *Croix* ajoute:

Ce n'est pas ce que réclame le renouveau que nous appelons tous de nos vœux, et qui, pour être solide et résister à toutes les attaques, doit être lui-même tout pénétré du sentiment qui fait les mystiques, mais aussi de la vérité qui inspire les docteurs et les apologistes.

Aussi, souhaitons-nous aux mouvements de la jeunesse catholique qui se manifestent de nos jours, et à tous ceux qui se produiront demain, de tenir compte de l'expérience du passé et des sages conseils qu'ils dictent au P. Mainage: "*Avec l'union, dit-il avec raison, la jeunesse d'hier conseillerait à la jeunesse d'aujourd'hui et de demain d'acquérir une solide formation doctrinale. Certes, je me garderai bien de généraliser, et il est juste de rendre hommage à la prévoyance de ces nombreux groupes de jeunes qui assignent à l'étude, une place d'honneur dans leur programme. Je me borne à constater un fait, c'est que, au XIXe siècle, l'action catholique a été plus d'une fois paralysée par l'insuffisance intellectuelle de ceux qui la dirigeaient.*"

Telle est aussi votre conclusion. Avec la connaissance toute particulière qu'il a des "jeunes", le P. Mainage nous assure que ceux-ci le comprennent et il cite Henri Massis et Alfred de Tarde, parlant de ces jeunes gens qui "*se passionnent pour la théologie et l'étude, du dogme, qui veulent savoir leur religion et retournent à l'intellectualisme thomiste et à la théologie traditionnelle.*" Que le mouvement s'accroisse et se généralise, et aussi qu'il se complète par l'étude de la tradition et de la vie de l'Eglise, grâce à une fréquentation plus familière avec l'histoire ecclésiastique si ignorée du grand nombre, même dans les milieux cultivés. Car on ne saurait oublier que l'intellectualisme, si nécessaire soit-il doit être lui-même pénétré par la vie, et la vie de l'Eglise ce ne sont pas les sentiments intellectuels de tels ou tels personnages intéressants, mais le grand courant d'action, de croyances, d'œuvres, d'efforts que les siècles chrétiens nous ont transmis, et dont notre génération est à la fois la résultante et la continuatrice. Quand il en sera ainsi, l'action de la jeunesse sera largement et profondément chrétienne, et, à ce titre, féconde.

Bons et opportuns pour la jeunesse catholique française, ces conseils ne seront pas moins utiles pour la jeunesse canadienne, qui a besoin de connaître fond sa religion pour la vivre, pour la répandre, pour la défendre.

S. D.

Vrai partout

Parlant de certains maîtres laïques, moins sûrs, de la jeunesse même catholique de France, M. Jean Guiraud observe en passant:

En général, ce sont surtout dans leurs défauts que sont imités et même copiés les grands hommes.. ou ceux que l'on désigne ainsi.

Un des effets des révolutions est d'attrister le caractère des peuples. Cela se voit en France, et cela s'était vu en Angleterre. Les grandes commotions ouvrent violemment le cœur de l'homme, on en découvre le fond, qu'on n'aperçoit jamais sans effroi et sans douleur.

LAMENNAIS

POUR NOS SOLDATS



ES Chevaliers de Colomb ne pouvaient choisir une date plus propice pour ouvrir leur campagne de souscriptions en faveur de l'oeuvre des Huttes de l'Armée canadienne que le glorieux anniversaire de Courcellette. Et les Chevaliers de Colomb ne pouvaient appliquer leur puissante et généreuse activité à une oeuvre plus utile.

Notre peuple a souvent rendu hommage à nos soldats et à leur immortel héroïsme. On fêtait, hier encore, religieusement et civilement, la gloire impérissable de Courcellette et des héros du 22e canadien-français. Et c'était la reconnaissance de tout un peuple qui s'exprimait ainsi. Mais la reconnaissance populaire doit se manifester autrement que par des applaudissements et des acclamations.

Avant d'être des héros sur la ligne de feu, nos vaillants soldats sont des hommes, pendant les périodes de repos, à l'arrière; des hommes, avec leur besoin de détente et de récréation honnête; des hommes, avec leurs soucis de famille, leur nostalgie de la patrie éloignée; des hommes, avec l'amour du foyer absent, où des êtres chéris les attendent toujours dans l'angoisse et dans les larmes; des hommes, avec leur soif de sympathie attentive et intelligente qui prévienne leurs désirs et calme leurs angoisses; des hommes, avec le souhait ardent qu'ils forment au fond de leur coeur de retrouver durant les heures de congé, en arrière de la ligne de feu, où ils viennent d'offrir leur vie pour la patrie et pour le drapeau, quelque chose de la maison paternelle des chrétiens, enfin, avec ce besoin de consolation et de réconfort que leur donnent des conversations intimes avec leurs aumôniers, au Foyer du Soldat.

Avons-nous fait tout ce que la charité fraternelle demande de nous pour aider les hommes courageux qui défendent là-bas, sur le front français, l'honneur du nom canadien?

L'heure est arrivée de prouver à nos frères de l'armée canadienne que nous avons du coeur. Donnons généreusement aux Chevaliers de Colomb, qui viennent de prendre la très louable initiative de refaire un foyer, en France, à nos soldats. Chaque souscription versée au fond des Huttes de l'Armée canadienne est un témoignage de reconnaissance et un puissant réconfort pour nos hommes du front.

Donnons généreusement. C'est pour nos soldats !

P. LEDROIT.

DE NOTRE DESTINÉE



Politique Canadienne-française



AVANT de poursuivre la série d'articles commencés sous ce titre général, qui nous amènera à traiter des aspects variés de notre vie nationale, on nous permettra de donner ici une lettre intéressante, qu'on nous communique et qui se rapporte à notre sujet.

La lettre dont l'auteur veut rester inconnu ainsi que le destinataire, a été écrite en avril dernier.

Elle insiste sur certaines vérités déjà rappelées dans nos précédents articles, en y ajoutant d'autres considérations et d'intéressants témoignages. La voici :

"Mon cher ami,

"Vous estimez que le problème canadien, qui est devenu aujourd'hui un problème de rivalité de races et de religions, reste cependant un problème politique, et je le crois comme vous. C'est aussi un problème politique. Mais ce problème politique est compliqué de tels et de si nombreux éléments, que les hommes politiques de tout le Canada et même de tout l'empire britannique ne le peuvent résoudre, s'ils se confinent dans la seule politique, prise dans le sens ordinaire de ce mot.

"Que les liens qui nous attachent à l'Angleterre soient resserrés par l'impérialisme, qu'ils soient relâchés ou rompus même par le nationalisme; que la Confédération soit maintenue ou qu'elle soit dissoute; que nous ayons l'union législative ou même l'annexion aux Etats-Unis, le problème canadien subsiste toujours, en autant que l'existence de notre entité ethnique est concernée, en autant que nous voulons vivre comme race bien distincte, au milieu des éléments différents auxquels nous sommes mêlés. Le problème canadien, c'est une question d'âmes, plus encore qu'une question de colonialisme ou d'impérialisme, de participation ou de non participation à la défense de l'Empire et du monde civilisé.

"Toutes les contingences politiques imaginables peuvent affecter ce problème et aider ou nuire à sa solution; aucune ne peut le résoudre absolument. Encore une fois, je le repète, c'est principalement une question d'âmes, de droits et de vie des âmes.

"En effets, si les questions politiques restent soumises aux principes de la morale, à la loi de Dieu, aux principes religieux, qui sont l'expressions des droits et de la volonté de Dieu sur la vie des peuples; à plus forte raison, une question qui dépasse le domaine de la politique, pour atteindre au domaine spirituel et éternel des âmes, relève-t-elle des principes religieux, de la religion.

* * *

"Puisque vous désirez que je vous parle du problème canadien, permettez-moi donc, avant que je vous accompagne sur le terrain politique, où vous m'invitez et où je devrai forcément vous suivre, de vous attirer un peu auparavant sur le terrain des principes religieux, qui est de préférence mon terrain, et où d'ailleurs vous ne serez pas étranger.

"Et ne craignez pas que je veuille absorber la politique dans la religion, ni encore moins subordonner celle-ci à celle-là. Je veux seulement regarder, quelques instants, dans toute son étendue, le problème que vous me priez d'examiner avec vous.

"Vous croyez, comme tout chrétien instruit, que Dieu tient en ses mains, pour la conduire, la vie des nations et des empires. La première question, le premier problème qui se posent pour tout peuple et aussi pour tout gouvernement, c'est donc de mettre sa conduite d'accord avec la volonté de Dieu, c'est de se conformer aux desseins de Dieu, à l'ordre décrété par lui.

"Si ceci est vrai pour tout peuple même païen, même hérétique, à plus forte raison ceci est-il vrai d'un peuple catholique, d'un peuple que Dieu et l'Eglise ont particulièrement protégé et sauvé. La loi de notre histoire, l'élément premier de notre vie nationale, à nous Canadiens français, c'est l'obéissance à la loi de Dieu et la confiance en sa Providence. On cite souvent la parole magnifique de celle que Bossuet nomma la Thérèse de la Nouvelle-France : "Nous vivons ici en pleine Providence". C'est une bien belle parole, splendide dans sa forme même et pleine de sagesse.

"Mais personne ne songerait plus à redire cette parole comme la juste expression de notre état d'âme présent. "Nous vivons ici en pleine agitation politique" serait plutôt la traduction de l'état constant des esprits chez nous, depuis vingt-cinq ans et au-delà.

"Lorsque nous vivions "en pleine Providence", nous n'étions que quelques milliers, entourés d'ennemis et de dangers de toutes sortes, et personne ne désespérait de l'avenir. Nous sommes aujourd'hui si nombreux et si forts, du moins nous paraissions le croire, que nous pensons beaucoup moins à la Providence et que nous comptons beaucoup plus sur notre agitation politique. Malheureusement notre confiance et notre espoir baissent dans la proportion où monte notre présomption nationale. Je crois que nous avons fait et que nous continuons de faire fausse route, non en ce que nous faisons de l'agitation poli-

tique, mais en ce que nous en faisons trop, mais en ce que nous ne faisons guère que cela, mais en ce que nous mettons pratiquement toute notre confiance et notre espérance dans les moyens politiques et dans les hommes politiques. C'est en cela d'abord que nous faisons fausse route.

"Dans nos grandes célébrations nationales où nous reprenons conscience de nos destinés, de notre mission, nous en proclamons encore le caractère religieux. Nous nous proclamons même, alors, — ce qui devrait être plus vrai — le peuple de Dieu, le peuple missionnaire de la foi catholique. Plus souvent, nous parlons de la solidarité, de la compénétration de nos intérêts et des intérêts de l'Eglise. Et cela aussi est vrai, et même devrait être encore plus vrai, à la condition que nous comprenions bien que c'est nous qui nous appuyons sur l'Eglise, plus que l'Eglise ne s'appuie sur nous; à la condition que nous unissions nos intérêts à ceux de l'Eglise, au lieu d'unir ceux de l'Eglise aux nôtres. Vous comprenez l'importance de cette distinction, qui n'a rien de subtil, et qui est à noter.

* * *

"D'après ces rapides considérations faites pour un homme à qui il n'est pas nécessaire de les démontrer davantage et à qui il suffit de les rappeler, il faut conclure que le problème canadien est un problème religieux autant au moins que politique. Nous devons d'autant moins l'oublier que nos adversaires le savent et s'en souviennent bien.

"Or, s'il en est ainsi, notre conduite nationale, si elle est juste et sage, profite à l'Eglise et aux intérêts de Dieu. Si elle est téméraire et injuste, elle nuit à l'Eglise et aux intérêts de Dieu. Nos bonnes actions et notre bonne conduite profitent à l'Eglise; nos fautes et nos imprudence peuvent tourner à son détriment.

"S'il en est ainsi, il faut compter sans doute sur le secours de l'Eglise qui de fait ne nous fera jamais défaut, mais il faut aussi laisser unies notre cause et celle de l'Eglise. Puisque l'Eglise est notre alliée nécessaire et pour ainsi dire naturelle, il faut dans notre conduite nationale tenir compte des intérêts de l'Eglise, de ses avis, de ses droits, de ses volontés. Il ne faut pas la traiter en alliée lorsque nous avons besoin d'elle, et ne plus nous en souvenir lorsque c'est elle qui a besoin de nous.

"C'est l'Eglise qui nous a sauvés dans la période la plus difficile et la plus périlleuse de notre histoire. Nous l'avons peut-être trop oublié et nous aurions grand tort de ne pas nous en souvenir, pour mépriser plus facilement ses avis et agir plus librement à notre tête. Il y a des jeunes gens de bonne famille, fort bien élevés, mais de mauvaise tête, qui se perdent dans les premiers enivrements de leur liberté, ou qui succombent fatalement dans les premières épreuves un

peu rudes de la vie. Redoutons, la présomption de ces jeunes téméraires et craignons de les imiter.

"Si le principal facteur du problème canadien-français est un facteur religieux, nous seulement comme il l'est pour tout peuple, mais pour la raison particulière que nous avons été et que nous sommes restés les colons du catholicisme, de l'Eglise, autant et même plus que les colons de la civilisation française; pour la raison que nous avons été élevés et protégés par l'Eglise plus encore que par notre première mère-patrie; pour la raison que nous sommes attaqués autant comme catholiques que comme canadiens-français, nous avons double et triple raison de ne pas séparer notre destinée de la destinée de l'Eglise, de ne pas rejeter ses directions et ses conseils, de ne pas la compromettre aux jeux de ses adversaires par nos témérités et nos coups de tête, de ne pas la rejeter de nos conseils.

"Toute une école, chez nous, s'est appliquée à séparer la religion de la politique ou plutôt la politique de la religion. Vous n'êtes pas de cette école et vous n'interdisez pas au prêtre de christianiser la politique, autant qu'il le peut, autant, si possible, qu'elle en a besoin, et ce n'est pas peu dire.

"Je sais que je marche ici sur les cendres encore brûlantes des passions politiques, que je touche à un problème qui a été rendu particulièrement difficile par des excès de zèle, aussi politique que religieux, c'est le moins que j'en puisse dire. Ces abus, qui ont versé leur influence dans tous les partis, étaient en contradiction avec la sagesse politique non moins qu'avec la discipline de l'Eglise. Celle-ci prescrit aux prêtres de ne s'engager sur ce terrain qu'au commandement et sous la direction des évêques, et la sagesse politique ne demande pas autre chose pour que l'action du clergé soit efficace, respectée, et ne puisse être accusée de partisanerie.

"Il faut avoir cette règle disciplinaire de l'Eglise présente à l'esprit, pour juger quelle est la bonne intervention du clergé sur le terrain de la politique, et quelle est l'intervention désordonnée, funeste aux intérêts catholiques aussi bien qu'aux intérêts patriotiques.

"Car il faut bien distinguer ici le domaine pratique du domaine théorique. En théorie la politique reste soumise aux lois de la morale et tout particulièrement de la justice; en théorie la politique et la religion, bien que distinctes, ne peuvent cependant pas être séparées, selon que le demande toute l'école du naturalisme et du libéralisme doctrinaire.

"De cette théorie absolument sûre, il ne faut pas cependant passer à la conclusion pratique que les prêtres doivent partout et en toute occasion se mêler activement à la politique, chacun d'après son jugement personnel et ses sympathies particulières, ce qui serait absolument désastreux. L'action salutaire et nécessaire de l'Eglise sur le terrain politique doit

s'exercer selon une discipline prudente rigoureusement observée. Les principes et la tactique de l'individualisme ne conviennent pas à l'action de l'Eglise.

"Il y a ici deux excès redoutables à éviter: l'absentation et l'immixtion indisciplinée.

"Il est certain que l'Eglise ne peut renoncer à faire pénétrer l'esprit de l'Evangile dans la conduite publique des peuples, dans leur politique intérieure ou extérieure. Il s'agit ici pour elle d'un devoir, plus encore peut-être que d'un droit. Rappelez-vous le mot d'un grand Pape, un saint, dominant de très haut les vues et les combinaisons de la politique purement humaine, de Pie X disant: *"nous vous occuperons nécessairement de politique."*

"Mais l'action de l'Eglise sur les gouvernements, sur la conduite des peuples, est une de ses tâches les plus délicates et les plus difficiles, les plus grosses aussi de graves conséquences. Cette action exige donc non seulement beaucoup de science, d'informations, de prudence, mais aussi beaucoup de largeur de vues dans l'élaboration des plans à fixer et beaucoup de longue persévérance dans l'exécution de ces plans. C'est dire que cette action d'ordre public ne peut être laissée à la discrétion des simples soldats; elle exige absolument la sagesse et l'autorité des chefs supérieurs qui connaissent et dirigent l'ensemble des opérations.

* * *

"Mais cette difficulté, d'ordre pratique, sur les relations entre la religion et la politique ou, plus exactement, entre le clergé et les hommes ou les partis politiques, ne doit pas nous empêcher de voir et d'admettre la vérité des principes généralement admis par les catholiques instruits.

"Et pour confirmer ce que nous avons dit jusqu'ici, souffrez qu'usant de la liberté d'allure d'une lettre, je vous apporte quelques citations mettant en plus complète lumière la vérité sur laquelle je veux insister. Et vous ne trouverez pas mauvais que je vous cite d'abord le jugement d'un catholique libéral. Voici ce que je lis dans l'ouvrage du Père A. Gratry: *"La Morale et la loi de l'histoire"* (vol. I. p. 199): *"La justice est le fond du monde et la force directrice de l'histoire. La politique, science du gouvernement des choses humaines, est identique à la morale. La science sociale, science de la vie et de la richesse des nations est identique à la morale aussi bien que la politique. Il est aujourd'hui démontré que, si les hommes, comme le veut l'Evangile, cherchent d'abord le règne de Dieu et sa justice, tout le reste nous sera donné."*

"Le Père Gratry n'était pas un théologien très précis ni très sûr, et l'identité de la morale et de la politique n'est pas aussi adéquate qu'il paraît le dire ici. Il serait, je crois, plus exact de dire que la politique doit rester constamment soumise à la loi morale, comme tous les actes humains, soumise, par consé-

quent, à la religion gardienne et interprète de la loi morale.

"Ecoutez ici un théologien plus sûr et plus précis que le P. Gratry, Mgr Sauvé, qui fut théologien du Pape au Concile du Vatican. Dans son ouvrage *"Questions religieuses et sociales"*, p. 396, il se pose et résout avec précision la question:

"Que penser de cette proposition à savoir que *"dans l'ordre religieux, l'Eglise doit être écoutée, obéie et que dans l'ordre politique, le catholique ne relève que de sa raison et de son patriotisme."* Cette proposition, continue Mgr Sauvé a besoin d'explication. Si par ordre politique, on ne veut parler que du temporel, en tant que se rapportant à la fin temporelle, l'Eglise, comme Eglise, n'a pas à se prononcer sur ce point; mais il faut reconnaître en même temps qu'à raison du péché ou des intérêts spirituels, l'Eglise a le droit d'intervenir dans toute matière temporelle de la façon et dans la mesure qu'elles juge nécessaires ou très utiles pour atteindre sa fin."

"Dans son Encyclique magistrale aux évêques d'Espagne, dit encore Mgr Sauvé, Léon XIII taxe d'impie la doctrine de ceux *"qui ne se contentent pas de distinguer la politique de la religion, mais qui les séparent et les isolent complètement l'une de l'autre."*

"Il faut, en effet, ne pas oublier que le temporel reste partout, dans l'ordre établi par Dieu, subordonné au spirituel. Toute la création reste soumise au Créateur et doit servir à la fin qui lui a été assignée. Or cette fin, vous la connaissez: l'homme est créé pour Dieu, qui est sa fin et son bonheur, et tout le reste est créé pour l'homme, afin de l'aider à arriver à Dieu.

"Si j'en avais le temps, je vous citerais ici un intéressant article du célèbre P. Taparelli, l'auteur du *"Droit Naturel"*, sur les *"Exercices spirituels, et la civilisation moderne"*, où sont de nouveau réprochés les principes d'intérêt égoïste et d'utilitarisme, que l'on veut mettre à la base d'une politique prétendue nationale. Mais passons outre.

"Ce qu'il nous faut retenir pour le moment c'est, comme principe fondamental, que la politique qui rejette la religion conduit à la ruine de la civilisation chrétienne et au retour de la barbarie, par le triomphe de la Révolution ou du Césarisme payen.

* * *

"Laissez-moi vous citer encore ici un auteur que j'ai là sous la main, d'autant que c'est un auteur fort recommandable, le R. P. Weiss, dominicain autrichien mais adversaire du pangermanisme, et du kantisme, et de toute la peste doctrinale allemande.

"Pour que le corps de la société malade jusqu'à la mort se rétablisse, dit le P. Weiss, il lui faut encore assez de forces pour permettre aux remèdes d'exercer leur efficacité. Or les forces d'un corps social sont le droit, la morale et la religion. Nous nous rendrions donc coupables de folie et de présomption en voulant

attendre le salut, sans nous mettre immédiatement et sérieusement à l'œuvre, sans rendre au droit, à la morale et à la religion leur souveraineté sur toutes les sphères de la société, et sans rétablir ainsi ce qui, pour la société, forme le seul contrepoids à sa dissolution: son union avec le royaume de Dieu."

"Donc, encore une fois, la religion avec ses croyances et sa morale, est nécessaire, à la politique, qui n'en peut être séparée que pour courir à sa ruine.

"Le malheur est que beaucoup de gens, qui ont un beau dédain pour la doctrine et les principes que le christianisme a mission de maintenir dans la société, ne connaissent pas et ne veulent pas connaître les relations nécessaires établies par Dieu entre l'ordre humain naturel et l'ordre surnaturel; ils croient avec une certaine bonne foi ignorante que l'autorité de l'Eglise, qui n'est autre que l'autorité de Jésus-Christ, s'arrête au seuil de la vie publique des peuples chrétiens. Ils ne peuvent se persuader que les nations sont "tenues, au même titre que les particuliers, de s'assimiler et de professer les principes de la vérité chrétienne."

"Ces dernières paroles sont prises de la troisième instruction synodale du Cardinal Pie, sur les principales erreurs du temps présent, qui va si bien à notre sujet et qui nous offre même les raisons de l'orientation religieuse que doit garder notre politique canadienne française. Parcourons-en rapidement quelques passages. Vous les goûterez mieux que toutes les considérations que je puis vous exposer, et surtout vous en profiterez davantage.

"Écoutons d'abord ce passage de S. Augustin, le plus beau génie de l'antiquité chrétienne, écrivant à un dignitaire de l'empire romain: "Sachant que vous êtes un homme sincèrement désireux de la prospérité de l'Etat, je vous prie d'observer combien il est certain par l'enseignement des saintes Lettres que les sociétés publiques participent au devoir des simples particuliers et ne peuvent trouver la félicité qu'à la même source. Bienheureux le peuple, a dit le roi-prophète, dont Dieu est le Seigneur. Voilà le vœu que nous devons former dans notre intérêt et dans l'intérêt de la société dont nous sommes les citoyens; car la patrie ne saurait être heureuse à une autre condition que le citoyen individuel, puisque la cité n'est autre chose qu'un certain nombre d'hommes rangés sous une même loi." "En effet, continue ici le Cardinal Pie, le bon sens nous enseigne que le Créateur du genre humain, en faisant l'homme essentiellement social n'a pu vouloir que la société humaine fut indépendante de lui. Ces grandes familles des peuples qu'on appelle nations, relèvent donc de ses lois, non moins que les existences privées."

"Et le docte cardinal cite ici un grand nombre de passages de l'Écriture où, non seulement le peuple choisi de Dieu, mais toutes les nations sont indiquées comme devant être soumises au Seigneur et à sa loi dans leur vie publique.

"L'élément chrétien, ajoute-t-il, est le sel qui assaisonne et qui conserve les institutions politiques, de quelque nature qu'elles soient"... Car "tout l'ordre humaine et rationnel est ébranlé par les mêmes causes que l'ordre surnaturel... L'acte de foi, qui est la racine même de la religion, a été extirpé de la société européenne. Voilà le crime capital."

* * *

"Écoutez enfin ces deux passages, qui sont d'une actualité frappante encore aujourd'hui, nous seulement pour la Pologne et pour la France, mais aussi pour nous Canadiens-français.

"Le premier, cité avec admiration par le Cardinal Pie, est du poète polonais Krasinski:

"Les nations sont voulues de Dieu, et conçues dans votre grâce, ô Jésus-Christ! A chacune d'elles vous avez donné une vocation. En chacune d'elles vit une idée profonde qui vient de vous, qui est la trame de ses destinées. Or, parmi les nations, il en est qui ont la mission de défendre la cause de la vérité et de la beauté célestes, de racheter les crimes du monde et de lui donner un évangélique exemple en portant, pendant de longs jours, leur lourde croix sur la route inondée de sang, jusqu'à ce que, par une lutte sublime, elles aient inspiré aux hommes une idée plus divine, une charité plus sainte, une plus large fraternité, en échange du glaive qu'on a plongé dans leur poitrine. Telle est votre Pologne, ô Jésus-Christ!"

"Cette "prédestination catholique" de la Pologne," martyre de sa foi plus encore que son indépendance", appartient aussi, à juste titre, à notre patrie d'origine, la France, et à notre race en terre d'Amérique. Continuons de lire les beaux enseignements du grand cardinal Pie, nous expliquant les revers subis par les peuples infidèles à leur vocation divine.

"Il est des nations tellement créées pour Jésus-Christ qu'elles ont l'heureuse impuissance de trouver leur assiette fixe en dehors de lui. Du sein de la gloire, les veillants et les saints s'emploient à ce qu'il en soit de la sorte: les temps se passent dans d'humiliantes épreuves; les révolutions, les craquements des trônes, des sociétés, des institutions se succèdent jusqu'à ce que le droit suprême de Dieu soit proclamé, et qu'il soit reconnu que la puissance vient du ciel. Jusque-là, toute la prudence des prudents, toutes les habiletés des habiles, tous les discours des orateurs, tous les livres des écrivains n'aboutissent à rien fonder de stable et de solide. Les vertus, les actes généreux des particuliers ne profitent guère qu'à eux-mêmes. C'est la société publique qui a péché et qui périclite par l'ulcère d'un naturalisme injurieux à Dieu; c'est à la société qu'il est urgent et nécessaire, quoi qu'on dise, de présenter le remède. Le remède est en Jésus-Christ, il est dans l'acceptation sociale des principes révélés. Hors de là, la religion pourra jusqu'à un certain point vivifier les individus, vivifier les familles; les sociétés

et les pouvoirs resteront sous le coup de la réprobation d'en-haut."

Cette lettre est longue, mais les réflexions qu'elle renferme et les autorités qu'elle cite valent la peine d'être connues. Elle confirme ce que nous avons dit et ce qui est une vérité dont notre peuple et surtout notre classe instruite ne seront jamais trop persua-

dés. Nous n'y ajouterons rien pour aujourd'hui, remettant à un prochain numéro de la *Vie Canadienne* d'autres témoignages très importants que nous voulions apporter sur la nature de notre vocation nationale et sur les obligations qu'elle nous impose.

J.-A. LANDER.



LA BARBARIE ALLEMANDE

Document de première valeur



MONSIEUR Gérard, Curé de Fontenoy-la-Joute (Meurthe et Moselle), emmené comme otage par les Allemands en 1914, fait, concernant son séjour en Allemagne, le récit suivant :

"J'avais été arrêté le 11 septembre 1914. Les Allemands venaient de passer 18 jours dans ma paroisse. A maintes reprises, j'avais été menacé d'être fusillé.

"10 heures. Le général allemand, habitant chez moi rentrait. Je l'attendais et lui dis : — Mon général, je vous attends. — Je le pensais bien, répondit-il. — Mais alors, pourquoi ces mesures à mon égard? — Pourquoi! Vous n'avez qu'une chose à faire; examiner votre conscience. — J'ai beau l'examiner, je n'ai rien à me reprocher. — Vous êtes en relations avec l'armée française. Vous surveillez notre armée, et nous en particulier. Vous avez de la chance que j'habite chez vous, car demain matin, vous auriez été fusillé. Rentrez chez vous et soyez prudent.

"A 2 jours de là, les conduites d'eau étaient brisées. L'eau ne parvenant plus au village, nous fûmes rendus responsables avec celui qui remplaçait le maire, M. Marchal. Celui-ci a été près d'être exécuté, lui aussi. Les hommes avaient été réunis à l'église et tout désordre devait retomber sur nous.

"Quand le retrait des armées allemandes s'est produit, un officier, deux gendarmes et quelques hommes en armes viennent chez moi. L'officier me dit : M. le Curé, nous vous emmenons. Vous vivrez avec nos soldats à la ferme de Mervaville ou dans le village voisin; et dans deux jours vous serez chez vous. N'essayez pas de fuir. Vous répondrez pour toute la localité. Si vous fuyez nous brûlons le village et emmenons tous les hommes en captivité. — Un curé français, dis-je, sait ce qu'il a à faire dans de telles circonstances. Je suis heureux de répondre pour toute ma paroisse. Ma personne vous appartient. Prenez-moi.

"Une heure et demi après, nous partions. Nous avons dû stationner longtemps à l'entrée de Flin. Les Allemands préparaient la destruction du pont de la Meurthe. Là je fus insulté par un groupe de soldats qui m'entouraient. L'un d'eux me jeta un morceau de pain par dérision. Arrivés sur la route de Lunéville,

un officier m'appelle et me demande où est le chemin de Buriville. Je réponds: Je ne sais pas. Et ce furent des jurons, des menaces. Nous avons pris la route de Lunéville. Je sentais qu'ils allaient à leur perte et moi aussi. J'en étais heureux, mais à peine avons nous fait un kilomètre que nous fîmes volte-face pour venir reprendre le véritable chemin. Je fus injurié à nouveau. Etant partis à 9 heures du soir, nous arrivions à Vého vers 10 heures du matin. "Un orage venait d'éclater après une pluie qui avait duré toute la nuit. On donna ordre aux soldats de descendre et de s'abriter; mais moi et mon confrère, le curé de Xaffévillers, nous dûmes rester juchés sur un camion. Après l'orage, des soldats traînèrent dans la boue deux toiles de tente et nous les appliquèrent sur nos soutanes, devant et derrière. Nous ne formions plus qu'une pièce de boue; et c'est dans cet acoutrement qu'on nous a promenés dans les rues de Dieuze. Avant de parvenir à Dieuze, nous dûmes couper l'armée ve de Badonviller-Blamont. Un commandant m'ayant aperçu me dit : "Que faites-vous là? — Je suis emmené par vos troupes — Pourquoi? — Je n'en sais rien. — Et il interroge notre gardien. — Je vois la physiologie du commandant devenir pourpre et il reprend: "Connaissez-vous la langue allemande? — Non. — Vous devriez la connaître. — Et il s'avance vers moi sa cravache à la main et m'en adresse un coup dans le visage. — Je reste calme — Furieux il frappe le cheval qui nous conduisait en disant : "Emmenez-moi cela dans une forteresse." Nous étions fixés.

"Arrivée à Dieuze, on nous promena dans toute la ville. Nous fûmes enfermés dans une caserne : les soldats accoururent, chargeant leurs revolvers et nous les passant sous le nez en disant : "A tout à l'heure".

"Le lendemain, avec 75 autres otages, nous partions pour Sarreguemines (Alsace annexée). Là nous fûmes assez bien traités par la municipalité française. Mais, lors de notre départ, un lieutenant armé d'une cravache frappait sur nous, en nous conduisant à la gare comme un troupeau. Nous fîmes un voyage de 32 heures pour arriver à Ingolstadt à 2h. du matin. On nous fit stationner à la gare jusqu'à 8 heures, afin de pouvoir nous donner en spectacle aux habitants de la ville.

"A l'heure fixée, nous dûmes passer au milieu de cette foule furieuse. Des femmes surtout se montraient acharnées. Un vieillard à barbe blanche criait: "Jetez-les dans le Danube !" M. le Curé d'Arracourt, impotent, dut rester à l'arrière et essayer toutes sortes de mauvais traitements. Quand il parvint à nous rejoindre, il était méconnaissable. Dès lors, sa santé devint chancelante, et il mourut, quelque temps après, à Munich. Nous passâmes au fort d'Ingolstadt appelé For Von der Thann. Le commandant du camp nous recevant nous dit : "Vous êtes maintenant sujets allemands. Là-bas, en France, vous aviez la liberté, l'égalité, la fraternité; vous tâcherez de les pratiquer entre vous." Et on nous conduisit à nos chambres. La nôtre était une cave sous une voûte. Les murs suintaient et nous dûmes nous coucher sur le pavé. Un semblant de paille nous a été donné dans la suite. J'avais à ma droite un prêtre de 80 ans M. l'abbé Mourot, retiré à Parroy, et à ma gauche M. le Curé de Flin, âgé de 75 ans. Mais il n'y avait pas d'égards pour l'âge. Nous avons passé 15 jours dans cet état, soutenus seulement par une nourriture infecte. Nous étions méconnaissables après 3 semaines ou un mois. J'ai souvenir d'une certaine soupe aux tripes conservée en tonneaux qui avait un parfum *sui generis*. Ce fut pour moi l'occasion de manger un peu plus que d'habitude, car mes camarades n'avaient pas le courage de l'aborder. Je fus au bout d'un mois, envoyé au Fort à titre d'aumônier, puis à Traunstein (camp civil). Tous les prêtres se retrouvèrent là, aux mains d'un vrai tigre. Nous avons tous connu la vermine. Pas d'eau chaude pour laver le linge. La nourriture était plus mauvaise que partout ailleurs. Nous avons mangé des betteraves, des soupes aux œufs de poisson, du sang conservé en boîtes. La graisse était chose inconnue. Un prêtre polonais pour n'avoir pas salué un général (qu'il n'avait pas vu d'ailleurs) a été condamné à 15 jours d'arrêts sévères, au pain et à l'eau. Un autre, pour avoir demandé des colis pour un malheureux, bien que la lettre fût signée de ce malheureux, s'est vu gratifier de 8 jours de prison (Conseil de Guerre). Tout le camp a été privé de colis et de lettres pendant un mois pour ce fait.

"On nous a volé nos colis pendant un mois et demi et, à partir de ce moment, tous les colis, visités par les soldats allemands étaient pillés. La haine du capitaine s'abattait surtout sur les intellectuels. Ils durent vider les cabinets avec des brouettes, aller chercher sur les hautes montagnes quantité de stères de bois. Là, la prison est un endroit infect; on a soin, quand une commission est signalée, de faire évacuer le local. Entre parenthèse, les commissions ne voient absolument rien de ce qui se passe en temps ordinaire. On défend aux prisonniers de parler et le capitaine ainsi qu'un interprète accompagnent toujours la commission.

"Pour moi, ce furent ensuite les camps d'Augsbourg et de Puchkein, où s'est continuée la triste vie

des camps. Je quittai Puchkein, le 12 juin dernier pour passer à Manheim. Et ce fut la Suisse. Le Paradis après l'Enfer. Un mois de séjour là m'a fait du bien.

"Je viens de rentrer au milieu de ma population qui m'attendait massée à l'entrée du vil âge... La musique américaine joue la Marseillaise et l'hymne américain. Le maire et son conseil me souhaitent la bienvenue, et je reste avec ces douces émotions qui me font oublier mes souffrances et me rendent heureux d'avoir fait ce que j'ai fait pour mes chers paroissiens.

Signé : GERARD.

Curé de Fontenoy-la-Joute (Meurthe et Moselle).

LA PENSÉE ALLEMANDE

Le bon Dieu ne se serait jamais donné tant de peine pour notre patrie allemande s'il ne nous réservait pas une grande destinée. Nous sommes le sel de la terre... Dieu nous a faits pour civiliser le monde.

(Au départ pour Tanger en 1906). Guillaume II

Le peuple des poètes et des philosophes transformé en un peuple en armes peut avoir confiance dans la ferme résolution de vaincre tous les ennemis de la Kultur et de la mentalité allemandes. Dieu est avec nous et avec notre juste cause.

(A la diète prussienne, février 1916) Guillaume II

Rappelez-vous que vous êtes le peuple élu ! L'Esprit du Seigneur est descendu sur moi, parce que je suis Empereur des Germains !

Je suis l'instrument du Très-Haut.

Je suis son glaive, son représentant

Malheur et mort à tous ceux qui résisteront à ma volonté. Malheur et mort à ceux qui ne croient pas en ma mission. Malheur et mort aux lâches !

Qu'ils périssent tous les ennemis du peuple allemand !

Dieu exige leur destruction, Dieu qui par ma bouche, vous commande d'exécuter sa volonté !

(Proclamation à son armée de l'Est). Guillaume II

Maximilien Harden écrivait le 17 octobre 1914: "Ce n'est pas par surprise ni malgré nous que nous avons affronté l'effroyable risque de cette guerre. Nous l'avons voulue. Parce que nous devons et pouvons la vouloir. Que le diable teuton emporte les pleurnicheurs dont les excuses nous rendent ridicules ! Nous ne sommes pas devant le tribunal de l'Europe. Nous ne nous y présentons pas. Notre puissance doit créer en Europe un droit nouveau. L'Allemagne frappe. Lorsqu'elle aura conquis de nouveaux domaines par son génie, les prêtres de toutes les divinités exalteront la bonne guerre."

LA SEMAINE LITURGIQUE

ENSEMBLE DE L'ANNEE LITURGIQUE

Cet ensemble, dont le plan est tracé par la sainte Eglise elle-même, fournit le drame le plus sublime qui puisse être offert à l'admiration humaine. L'intervention de Dieu pour le salut et la sanctification des hommes, la conciliation de la justice avec la miséricorde, les humiliations, les douleurs et les gloires de l'Homme-Dieu, la venue et les opérations de l'Esprit-Saint dans l'humanité et dans l'âme fidèle, la mission et l'action de l'Eglise: tout y est exprimé de la manière la plus vive et la plus saisissante; toute arrive à sa place par l'enchaînement sublime des anniversaires. Il y a dix-huit siècles qu'un fait divin s'accomplissait; son anniversaire se reproduit dans la Liturgie, et vient rajeunir chaque année dans le peuple chrétien le sentiment de ce que Dieu opéra il y a tant de siècles. Quelle intelligence humaine eût pu concevoir une telle pensée ! Qu'ils sont faibles en présence de nos réalités impérissables, ces hommes téméraires et légers qui croient prendre le christianisme en défaut, qui osent le juger comme un débris antique, et ne se doutent pas à quel point il est vivace et immortel par l'Année liturgique chez les chrétiens ! Qu'est-ce donc que la Liturgie, sinon une incessante affirmation, sinon une solennelle adhésion aux faits divins qui se sont passés une fois, mais dont la réalité est inattaquable parce que chaque année, depuis lors, en a vu renouveler la mémoire ? N'avons-nous pas nos écrits apostoliques, nos Actes des Martyrs, nos antiques décrets des Conciles, nos écrits des Pères, nos monuments figurés, dont la succession remonte à l'origine, et qui nous rendent le témoignage le plus précis sur la tradition de nos fêtes ? Le Cycle liturgique ne vit dans sa plénitude et son progrès qu'au sein de l'Eglise catholique; mais les sectes séparées soit par le schisme, soit par l'hérésie, lui rendent elles-mêmes témoignage par les débris qu'elles en ont conservés, et c'est sur ces restes qu'elles végètent encore.

Mais si la Liturgie nous émeut annuellement en présentant à nos regards le renouvellement hautement dramatique de tout ce qui s'est opéré dans l'intérêt du salut de l'homme et de sa réunion avec Dieu, il y a ceci d'admirable que la succession d'une année à l'autre n'enlève rien à la fraîcheur ni à la force des émotions, lorsqu'il nous faut commencer à nouveau le cours du Cycle dont nous venons de tracer les partitions. L'Avent est toujours imprégné de la saveur d'une attente douce et mystérieuse ; Noël nous attire toujours par les joies incomparables de la naissance de l'Enfant divin; nous entrons avec la même émotion

sous les ombres de la Septuagésime; le Carême nous abat devant la justice de Dieu, et notre cœur est alors saisi d'une crainte salutaire et d'une componction qu'il semble que nous n'avions pas ressenties l'année précédente. La Passion du Rédempteur, suivie jour par jour, heure par heure, ne nous apparaît-elle pas comme nouvelle ? Les splendeurs de la Résurrection n'apportent-elles pas à nos cœurs une allégresse qu'ils ont, ce semble, jusqu'alors ignorée ? La triomphante Ascension ne nous ouvre-t-elle pas, sur toute l'économie de la divine incarnation, des vues que nous n'avions pas encore ? Lorsque l'Esprit-Saint descend à la Pentecôte, n'est-il pas vrai que nous sentons sa présence renouvelée, et que les émotions de l'année précédente en ce grand jour sont en ce moment dépassées ? La fête du Saint-Sacrement, qui revient à son tour si radieuse et si touchante, trouve-t-elle nos cœurs accoutumés au don ineffable que Jésus nous fit la veille de sa Passion ? N'entrons-nous pas plutôt comme dans une nouvelle possession de cet inépuisable mystère ? Chaque retour des fêtes de Marie nous révèle des aspects inattendus sur ses grandeurs; et nos saints bien-aimés, lorsqu'ils reviennent nous visiter sur le Cycle, nous semblent plus beaux que jamais: nous les pénétrons mieux, nous sentons plus vivement le lien qui les rattache à nous.

DOM GUÉRANGER

Semaine du 22 septembre

Dimanche, 22 septembre.—Dix-huitième dimanche après la Pentecôte.

L'introît de la messe de ce jour est d'une particulière actualité :

Donnez la paix, Seigneur, à ceux qui espèrent en vous, pour que vos prophètes soient trouvés véridiques; exaucez les prières de votre serviteur et de votre peuple d'Israel.—Je me suis réjoui des paroles qui m'ont été dites; nous irons dans la maison du Seigneur.

Les premières paroles de cet introît sont prises du 36e chapitre de l'*Ecclésiastique*, qui est d'abord une prière pour que le peuple de Dieu soit délivré de ses ennemis et habite en paix le pays de ses pères. Le douzième verset de ce chapitre dit à Dieu : "*Briser la tête des chefs ennemis qui disent : il n'y a que nous !*"

La collecte nous fait confesser à Dieu notre impuissance à lui être agréables de nous-mêmes. Tant de fois l'Eglise nous suggère de prier dans ce sentiment: *Nous nous en supplions, Seigneur, que votre action miséricordieuse dirige nos cœurs, parce que nous ne pouvons vous plaire sans vous.*

L'Eglise honore en ce jour la mémoire de saint Thomas de Villeneuve et celle de saint Maurice et de ses compagnons.

Né au diocèse de Tolède, saint Thomas, après avoir étudié et enseigné avec grands succès à l'uni-

versité d'Alcala, la patrie de sainte Thérèse, entra dans l'ordre de Saint-Augustin, en l'année 1517, une vingtaine de jours après que l'apostasie et la révolte de Luther l'eurent fait sortir du même ordre.

Prédicateur aussi admirable par sa science que par sa sainteté, supérieur dans son ordre aussi zélé pour la discipline que doux et prudent, saint Thomas de Villeneuve fut aussi évêque de Valence et continua de vivre dans la plus austère simplicité et pauvreté. Sa charité pour les pauvres était sans bornes et Dieu le glorifia par de nombreux miracles accomplis par son intercession, avant et après sa mort.

La mémoire de saint Maurice rappelle un fait célèbre de l'histoire du troisième siècle. Rappelons-le brièvement.

L'empereur Maximien Hercule, collègue de Dioclétien, conduisant une expédition en Gaule, avait traversé les Alpes par le Grand-Saint-Bernard et s'était arrêté à Agaune, dans la vallée du Rhône, en Suisse. Redoutant de grandes difficultés, Maximien résolut d'offrir un sacrifice solennel aux dieux et de faire faire serment de fidélité religieuse à ses troupes. Parmi celles-ci se trouvait la légion thébéenne venant d'Égypte et composée de chrétiens. Ayant refusé de prendre part à cette cérémonie religieuse, les Thébéens furent considérés comme des rebelles et Maximien ordonna comme punition de les décimer. On tira donc au sort et chaque dixième soldat de la légion, après avoir été battu de verges, était décapité devant ses camarades. Cette première punition les ayant laissés aussi fermes dans leur résolution, ils furent décimés une seconde fois sur l'ordre de l'empereur. Trois officiers, Maurice, Exupère et Candide soutenaient le courage de leurs compagnons. Sommés une troisième fois de se soumettre, ils refusèrent unanimement de trahir Dieu. "On leur fait tenir, dit l'historien Paul Allard, un admirable langage, qui traduit bien, sinon leurs paroles exactes, du moins les sentiments dont ils étaient animés: "Nous avons vu égorger les compagnons de nos labeurs et de nos périls; nous avons été couverts de leur sang. Cependant nous n'avons point pleuré la mort de ces très saints camarades; nous les avons estimés heureux de souffrir pour Dieu. Et maintenant, même l'extrême danger ne fait pas de nous des rebelles: le désespoir ne nous arme pas contre toi, ô empereur. Nos mains tiennent des armes, et nous ne résistons pas; nous aimons mieux mourir que tuer, mourir innocents que vivre coupables. Tout ce que tu ordonneras contre nous, le feu, les tourments, le glaive, nous sommes prêts à le souffrir."

La violence connue de Maximien ne se laissa ni fléchir ni ébranler; il commanda de massacrer la troupe entière.

Aux deux compagnons de saint Maurice déjà nommés, le Martyrologe ajoute les noms de Victor, Innocent et Vital, "avec leurs compagnons de la légion Thébéenne, qui, massacrés sous Maximien pour

le Christ, ont rempli le monde de la renommée de leur mort."

Les reliques de ces saints martyrs sont conservées dans la basilique abbatiale de Saint-Maurice d'Agaune en Valais. L'abbaye de Saint-Maurice et le petit séminaire qui y est annexé appartiennent aux chanoines réguliers de Saint-Augustin. L'abbé de cette très antique abbaye est honoré du caractère épiscopal et il est évêque titulaire de Bethléhem.

Lundi, 23 septembre.—Saint Lin, pape et martyr.

Successeur de saint Pierre, saint Lin était né en Italie. "Si grandes étaient sa foi et sa sainteté qu'il chassait les démons et ressuscitait les morts", dit le bréviaire. Très peu de faits sont connus de sa vie. Il fut souverain Pontife pendant onze ans, donna sa vie pour témoigner de sa foi à Jésus-Christ et fut enseveli à côté de saint Pierre. Nulle gloire purement humaine n'est aussi grande ni aussi pure que la sienne.

En ce même jour, l'Église fête sainte Thècle, disciple de saint Paul, vierge, qui souffrit, la première parmi les femmes, le martyre pour le Christ. Saint Etienne est le protomartyr et sainte Thècle la protomartyre.

Mardi, 24 septembre.—Notre Dame de la Merci. Jacques I, roi d'Aragon, Pierre Nolasque, noble français vivant en Catalogne, Raymond de Pennafort, de Barcelonne, furent, après une révélation de la Sainte Vierge faite séparément mais simultanément à chacun d'eux, les fondateurs de l'Ordre royal, militaire et religieux de Notre-Dame de la Merci pour la rédemption des captifs. Cet ordre qui donna plusieurs saints à l'Église, obligeait ses membres non seulement à racheter les captifs des Maures, au prix des périls qu'il fallait affronter pour accomplir cette mission, mais à se donner en captivité pour libérer les chrétiens.

C'est pour rappeler le bienfait de cette fondation, source de tant d'autres bienfaits spirituels et temporels, que le Pape Innocent XII étendit à toute l'Église la célébration de cette fête, qu'Innocent X avait étendue à toute l'Espagne et que Paul V avait instituée pour l'ordre de la Merci.

Mercredi, 25 septembre.—Office ferial.

Jeudi, 26 septembre.—Saints Cyprien et Justine.

Saint Cyprien, d'abord adonné à la magie, essayait d'amener la vierge chrétienne Justine, par ses sortilèges, à se rendre aux désirs d'un jeune homme qui lui avait demandé son aide. Consulté, le démon lui répondit que ses enchantements ne lui réussiraient pas contre de vrais disciples du Christ. Cette réponse lui fit ouvrir les yeux, il renonça à la magie, se convertit et confessa publiquement sa foi. Il fut arrêté comme chrétien en même temps que sainte Justine qui avait contribué, par sa vertu inébranlable, à sa conversion. Tous les deux souffrirent alors de nombreux

tourments et consommèrent leur martyre à Nicomédie. Leurs reliques, apportées dans la suite à Rome, reposent sous leur autel, près du baptistère de Saint-Jean de Latran.

Vendredi, 27 septembre.—Saints Côme et Damien.

Saints Côme et Damien, qui sont très honorés à Rome, où ils ont plusieurs églises et où ils sont les patrons de la corporation des barbiers, étaient deux frères arabes de noble famille. "Médecins de profession, dit la légende du bréviaire, ils guérissaient les maladies même incurables autant par la puissance de Jésus-Christ que grâce à leur science. Or, sous les empereurs Dioclétien et Maximien, le préfet Lysias ayant eu connaissance de leur religion, se les fit amener pour les interroger sur leur foi et leur genre de vie. Comme ils s'avouaient hautement chrétiens et proclamaient que la foi chrétienne est nécessaire au salut, Lysias leur ordonne d'adorer les dieux; sinon des supplices et une mort cruelle les attendent. Mais comprenant bientôt l'inutilité de ses menaces : "Pieds et poings liés, s'écrivit-il, qu'on les torture par les plus raffinés tourments." L'ordre s'exécute, et cependant Côme et Damien restent fermes. Toujours enchaînés, on les précipite au fond de la mer; ils en sortent sains et saufs et déliés. Ce qu'attribuant à la magie, le préfet ordonne de les conduire en prison, d'où, tirés le lendemain, il les fait jeter sur un bûcher en feu; mais la flamme s'écarte des saints. Après donc divers autres essais cruels, il commande qu'on les frappe de la hache. Ainsi leur fut acquise, dans la confession de Jésus-Christ, la palme du "Martyre".

Samedi, 28 septembre.—Saint Wenceslas.

Saint Wenceslas, duc de Bohême, martyrisé en 936, était fils de Wratisslas, chrétien, et de Drahomira, païenne. Celle-ci, après la mort de son époux, fit mettre à mort sa belle-mère sainte Ludmilla, qui avait élevé son petit fils Wenceslas dans la plus grande piété. Elle s'empara ensuite du pouvoir avec son plus jeune fils Boleslas impie comme sa mère. Mais le peuple ne voulut pas supporter leur tyrannie et les renversa du pouvoir, en proclamant Wenceslas roi dans la ville de Prague.

Celui-ci fut un modèle de justice, de piété, de virginité et de charité pour les pauvres. Les anges l'entourèrent plus d'une fois de leur protection et de leur assistance, une foi, entre autres, dans un combat singulier et une autre fois dans une visite à l'empereur.

Cependant l'impiété de sa mère et de son frère dénaturés complota sa mort et il fut assassiné en haine de sa religion, par ordre de son frère, pendant qu'il priait à l'église, connaissant qu'on se préparait à le mettre à mort.

Saint Wenceslas est le protecteur des Tchèques, ses frères de race restés fidèles à l'Eglise, qui ont repoussé l'hérésie de Luther et celle de Jean Huss, aussi bien que le schisme grec ou russe. Que sa protection soit aujourd'hui efficace sur ses malheureux compatriotes qui ont tant souffert, avant et surtout pendant la guerre.

L'ABBÉ J.-A. D'AMOURS.



L'homme qui a perdu sa réputation



L est pour nous bien difficile d'imaginer ce que peut être une conscience allemande en 1918. C'est une région de nuages et de tourbillons, où même le vent d'aujourd'hui ne fait pas la lumière. Depuis si longtemps, en Allemagne, les philosophes, les historiens, les romanciers, les journalistes, les généraux, et, d'après eux, le maître d'école, tous animés par un pouvoir complice, travaillent à défier l'Etat, et donc à fausser la notion du bien et du mal ! Le libre examen y travaille aussi, qui devient aisément le libre intérêt.

Du moins, le commerçant-né qu'est l'Allemand demeure-t-il capable de dresser le compte du doit et avoir ? Plusieurs l'ont fait sans doute. Plusieurs commencent à publier le résultat de l'inventaire, et l'on pourrait s'étonner de l'audace, si, dans ce pays où tout est organisé, la vérité n'avait parfois la permission de paraître, lorsqu'elle peut préparer les esprits, soit à l'effort nouveau, soit à la déconvenue. Alors, on laisse

exprimer des aveux, on tolère que des voix discordantes se mêlent à ces bruits de fanfare et de grosse caisse dont nos ennemis, depuis quatre ans, furent partiellement nourris.

C'est ainsi que, dans la livraison de juillet-août de la *Friedenswarte*, un écrivain allemand notable, qui signe Artabanus, vient de publier un article d'une sévérité singulière. J'emprunte la traduction à une revue d'un pays neutre, la *Semaine littéraire* de Genève. L'auteur déclare, en commençant, que les enseignements de la guerre sont maintenant visibles; en quoi il ne se trompe point, s'il limite l'affirmation à quelques-uns de ces enseignements. Puis, sans examiner les causes, sans juger les fautes de l'Allemagne, il note ce qu'il appelle les "phénomènes essentiels," l'état des choses en son pays, tel qu'il le voit. Le catalogue ne manque pas d'intérêt. Les formules, toutes brèves, semblent au premier regard, d'une rudesses égale. Mais, qu'on ne s'y méprenne pas ; la plupart appartiennent au

domaine immense de la redite politique ; elle touchent à peine l'Allemand qui les lira entre deux communiqués du grand état-major : tout est fait pour amener la formule finale, et celle-ci le troublera. Qu'on lui dise, par exemple, que le peuple allemand est, dans son ensemble, "moyennement doué au point de vue intellectuel", — et l'on sait ce que signifie moyennement ! — il se mettra, de lui-même, hors de l'ensemble ; qu'Artabanus attaque la dynastie, la politique étrangère, la noblesse militaire, le Parlement allemand, la presse : l'ancien buveur de chopas pourra ne point s'émouvoir. Il supporte ces généralités. Mais que les dernières phrases lui seront pénibles à lire : le commerce est menacé ! La défaite peut fort bien arriver ; plus tard elle arrivera, plus elle aura de graves et de longues conséquences. Le commis-voyageur allemand ne sera plus reçu en pays étranger ; ni la reprise de l'humble attitude, ni l'argument du bon marché ne prévaudront contre les souvenirs d'une pareille guerre ; le "discrédit du nom allemand" sera consommé, définitif, "dans les quatre cinquièmes du monde civilisé, et cela pour des siècles".

Je puis maintenant citer l'article qu'Artabanus intitulé : *Faits et conclusions* :

"Les phénomènes essentiels des quatre années écoulées se présentent à moi, en tant qu'il s'agit de l'Allemagne, de la façon suivante :

"1. Un peuple très mal préparé politiquement, moyennement doué dans son ensemble au point de vue intellectuel, mais industriellement très avancé. — 2. Une dynastie qui entend, *per fas et nefas*, protéger la forme de l'Etat de toute démocratisation. — 3. Une politique étrangère qui s'est brovillée avec tout le monde civilisé, s'appuie sur des éléments de moindre qualité (Turcs, Bulgares), et entretient des rapports avec les pires ennemis de l'humanité (Bolcheviks). — 4. Une caste noble et militaire puissante, soutenue par les éléments intellectuels et économiques de la nation — du moins par la couche supérieure de ceux-ci — et qui lie résolument son sort à celui de la dynastie. — 5. Un fantôme de Parlement, que ses adversaires ont pu, non sans apparence de raison, traiter de "boîte à potins". — 6. Une presse tout à fait au même niveau spirituel que le peuple et ses chefs. — 7. Une psychose qui s'est emparée des gens cultivés et des autres, et qui a ramené les professeurs de ses universités en deça des errements des sophistes grecs, puisqu'ils soutiennent ce principe : "Il n'y a pas de droit. La force est le droit." — 8. Une politique financière basée sur cet axiome : "Après nous le déluge." — 9. Une armée qui, comme jadis les soldats de Xerxès, marche aveuglément à la mort. — 10. Action commune irréprochable de toutes les forces qui se trouvent derrière ces phénomènes.

"Les résultats de cette action commune peuvent être formulés comme suit :

"1. Un accroissement prodigieux de la puissance du gouvernement : l'absolutisme se mue sous nos yeux

en despotisme à l'orientale (justice militaire sommaire, détention préventive, censure préventive). — 2. Déconsidération croissante du Parlement. Il saute aujourd'hui aux yeux des moins perspicaces que le chancelier n'est qu'un employé irresponsable, et la similitude entre le Reichstag et un automate de gare (*Bahnbofautomaten*), frappe toujours davantage. — 3. Un foisonnement phénoménal du mensonge. On se conduit couramment d'après cette maxime : Qui aujourd'hui ne ment pas est un gredin (*ein Schuft*). La baïonnette du détenteur du pouvoir, favorisée par la médiocrité politique ambiante et la psychose des masses, étouffe la vérité. C'est le règne des formules toutes faites. Hier on parlait d'une "paix ukrainienne du pain", aujourd'hui on se console avec l'hypothèse de l'impuissance militaire des Etats-Unis. — 4. Incalculables pertes matérielles ; des millions de cadavres et d'estropiés ; des milliards d'emprunts de guerre ; perte des colonies ; ruine de la navigation, du commerce extérieur, etc. — 5. Pertes morales plus grandes encore : phtisie galopante de l'honnêteté à l'intérieur, discrédit du nom allemand dans les quatre cinquièmes du monde civilisé, et cela pour des siècles...

"Et tout cela pourra durer fort longtemps encore, à moins que ne survienne, entre temps, une défaite militaire décisive de l'Allemagne. En dépit de toutes les victoires allemandes, la possibilité de cette défaite est de toute évidence. Les armées allemandes, quoi qu'en ait juré naguère la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, ne sortent pas fortifiées des incessants combats qu'elles livrent, tandis que leurs adversaires disposent du réservoir encore intact d'hommes qu'est l'Amérique du Nord. *Plus tard se produira la défaite, plus la catastrophe sera grande pour le vaincu, au triple point de vue militaire, économique et moral...*"

L'écrivain allemand ajoute en note :

"La défaite morale est en rapport intime avec la perte des plus précieux avantages commerciaux. Cet important détail est passé sous silence, dans les discours des hommes politiques allemands, comme dans la presse. Les échanges entre nations civilisées reposent sur une confiance réciproque. Les ministres de Prusse ne font aucune allusion à cela. Ils se bornent à dire : "Nous livrons nos produits à bas prix, *ergo* les autres nous les achèteront. Nous avons dévasté, pillé, massacré. Qu'importe ! Les autres ont besoin de notre marchandise." C'est ainsi que l'on juge les autres d'après soi-même."

Je ne crois pas que l'Allemagne ait eu, jusqu'ici, un pareil diseur de bonne aventure.

L'Echo de Paris.

RENÉ BAZIN.
de l'Académie française.

Les droits du peuple ne viennent pas de lui, mais de la justice. La justice vient de l'ordre, et l'ordre vient de Dieu lui-même.!

JOUBERT.

L'APPEL DE LA TERRE

Roman de mœurs saguenayennes par Jean Sainte-Foy

(Suite)

VI

Les vacances furent pour Paul et pour Jeanne une délicieuse occasion d'affermir leur amour. Tous deux maintenant s'aimaient sans réserve, selon cette attraction mystérieuse des âmes simples qui se rapprochent parcequ'elles communient dans des aspirations pareilles; ils s'aimaient aussi pour des raisons vagues que leur cœur, du reste, se refusait à analyser. Cet amour-là ne meurt pas: ses racines ont poussé dans de la bonne terre.

Un mois durant Paul et Jeanne se virent chaque jour, soit chez le menuisier, soit sur la route de l'église, dont ils avaient fait maintenant leur lieu de promenade favori, ou encore, les chaudes après-midi, sous les saûles, au bord de la rivière qui avait reçu dans ses frissons leurs premières paroles d'amour.

Tant et si bien que le mariage des deux jeunes gens fut décidé pour les vacances prochaines.

Pendant ce temps, plusieurs fois, Paul s'était pris à aimer ardemment la besogne des champs et il avait aidé son père et André aux travaux de la moisson d'août...

Alors, un espoir s'était levé dans le cœur du vieux Jacques Duval. Quand il serait marié, se disait le vieux, Paul allait peut-être abandonner son ingrate profession et demeurer aux Bergeronnes. Ce serait deux bras de plus pour la terre. A cette pensée, Jacques Duval se réjouissait dans son cœur; alors, le soleil, les arbres, le grain qui était tout jaune autour de lui avaient une grande force persuasive qui entraît en lui librement... Il faisait bon vivre pour le vieux père Duval. Il se sentait solide, au seuil d'une verte vieillesse et il cueillait sa joie sans encombrer son âme de prévisions chagrines. Quand, les matins de moisson, il s'en allait par les rectangles alternativement verts et jaunes de ses champs, il semblait, en effet, très heureux, le père Duval. Autour de lui, les grains dans l'or de leur maturité, bons à couper, se balançaient en houles; le blé était mûr pour le pain futur, pour la force et l'activité de sa race; la campagne embaumait la grasse verdure... Et le père Jacques se sent ingambe et fort à cette heure matinale; tantôt, il tire de larges bouffées de sa pipe courte, noire et juteuse, et aspire les lueurs fraîches, le "salin des champs"... Il pense à ses deux fils, à Paul surtout qu'il voit maintenant tous les jours prendre part aux travaux de la moisson, à mesure que croît son amour pour Jeanne Thérien; et il sourit, le père Duval, et cent rides rayonnent de ses paupières, de ses lèvres, des ailes de son nez solide, et se croisent, au hasard,

sur sa face parcheminée que les soleils d'été et les pluies de l'automne ont comme recuite.

De son côté, André, qui devinait les pensées du père et qui commençait à croire sérieusement au prochain retour de Paul à la terre, était content aussi; il avait perdu de sa froideur pour Paul. Il ne serait plus triste maintenant quand, au trécarré, il entendrait ou les Mercier, ou les Bergeron, ou les Gendron, enfin, les voisins, envieux et jaloux, lui crier: "Hé! là, André, pas encore à vendre, la terre du père?..." Non, assurément, avec deux bons bras de plus pour la remuer, elle ne sera jamais à vendre, la terre du père Duval!...

L'hiver passa.

Le jeune maître d'école de Tadoussac avait travaillé ferme depuis l'automne et il constatait avec fierté que ses élèves avaient fait des progrès remarquables. Plusieurs fois, durant l'hiver, il était retourné, les dimanches, aux Bergeronnes; il avait revu Jeanne et avait bien hâte aux vacances prochaines.

Puis, le printemps reparut.

Qui sait, dans quelques mois, Paul Duval allait peut-être dire adieux à sa rude vie de pédagogue. Et là-bas, de l'autre côté des montagnes, on tuerait le veau gras pour les noces et pour fêter le retour à la vieille terre paternelle, du fils prodigue qui l'avait, un instant, délaissée...

Un matin, comme Paul Duval qui allait bientôt commencer sa classe, se tenait debout, appuyé à son pupitre en attendant la rentrée de ses élèves, il vit apparaître à la porte la figure réjouie de la mère Thibault.

"Hé! monsieur Paul, préparez-vous, voici ces "messieurs et dames" qui viennent vous voir!....."

—Quels messieurs et quelle dame? demanda le maître d'école visiblement contrarié.

—Mais, vous le savez bien; ceux qui ont acheté la Villa des B...

—Ah! je ne savais pas... Mais que peuvent-ils bien me vouloir?

—Chut!... les voici.

Et la mère Thibault se rangea cérémonieusement du côté de la porte, ne sachant trop si elle allait rester là.

Un peu timidement, une jeune fille grande et blonde comme les blés du père Jacques Duval, pénétra dans la pièce, suivie de deux hommes qui saluèrent courtoisement au passage la mère Thibault dont la face devint aussi rouge que les tomates dont elle allait

assaisonner le ragoût du midi. Des deux hommes, l'un était un vieillard, sec, élégant, distingué; l'autre, un jeune homme au regard ironique et gouailleur, aux lèvres pincées sous une fine moustache frisée au petit fer, et porteur d'un binocle...

Le vieux monsieur se présenta à Paul comme le nouveau propriétaire de la Villa des B... John Harold Davis, de Montréal; il était accompagné de sa fille, Blanche, et d'un ami de la famille, Gaston Vandry. Quand il eut donné ces détails, le vieillard s'assura pour la forme s'il était en présence du maître d'école de Tadoussac. Paul salua avec aisance et répondit dans l'affirmative.

"Vous pardonneriez notre indiscretion, dit M. Davis, en s'inclinant à son tour, mais on nous a dit de fort bonnes choses sur votre compte... On nous a assuré, surtout, que vous connaissiez bien cette belle région que nous allons habiter pendant quelques mois, ses points historiques dont vous connaissez les légendes et aussi l'histoire. La renommée du "far famed Saguenay" continua-t-il, nous est parvenue depuis longtemps, du reste, et, puisque nous l'habitons maintenant, il est juste que nous en connaissions et l'histoire et les merveilles."

La jeune fille, revenue de sa première hésitation, regardait à présent le maître d'école qui à son tour fut pris de timidité. Blanche Davis était jolie sous son grand chapeau à plumes; de sa main droite finement gantée elle balançait une ombrelle de soie bleue, M. Vandry, lui, s'amusait à tracer avec le bout de sa canne, sur le parquet de la salle, des figures de géométrie assez compliquées, ce qui, du reste, était naturel à côté du tableau noir. Quant à la mère Thibault, elle s'était discrètement retirée...

"Je vous remercie, monsieur, dit Paul en s'inclinant, d'avoir accordé tant de confiance en la science d'un pauvre maître d'école de campagne. Je suis à votre disposition. Veuillez croire que l'intérêt que vous portez à la contrée que j'habite m'est particulièrement sensible... Nous aimons déjà ceux qui trouvent dignes d'intérêt nos montagnes saguenayennes, notre sombre rivière et nos légendes et notre histoire. Car, notre histoire, nos légendes, nos montagnes et notre rivière aux "eaux profondes" sont belles entre toutes; voyez-vous, elles ont déjà de l'attrait pour ceux même qui ne les connaissent pas encore.

Et le jeune magister, simplement, d'abord, comme s'il eut expliqué à ses élèves quelques innocents problèmes, puis, s'enflammant peu à peu, à mesure qu'il parlait, continua:

"C'est que, monsieur, on est revenu depuis longtemps des terreurs peut-être légitimes, en tous cas exagérées, qu'inspiraient cette rivière Saguenay et ses décors étranges d'abîmes, de rochers et de montagnes. On a appelé le Saguenay, la "Rivière de la Mort", et, pourtant, c'est le fleuve de la vie; regardez ces montagnes toutes couvertes de bouleaux et de sapins; c'est la vie végétale dans toute sa luxuriante richesse;

jusqu'au fond du fleuve où fourmillent les espèces itchtiques, dont raffolent tous les sportsmen, comme au plus épais fourrés des forêts où les bêtes cachent jalousement à la cupidité des chasseurs de royales fourrures, c'est la vie... Trop longtemps, on a fait de notre rivière un monstre qui dévorait les marins assez audacieux pour s'aventurer dans ses griffes... Les bourrasques qui sortent des gorges du Saguenay sont violentes mais elles durent peu; elles font moins de mal que ces coups de vent mauvais du Saint-Laurent, qui passe là, et dont pourtant on n'a jamais cessé de vanter et la beauté et la bonté!... On a dit notre Saguenay parsemé de tourbillons dangereux, de remous qui couvraient des abîmes sans fond; on a parlé de ses pointes battues d'ouragans violents; de ses anses peuplées de monstres; de ses bords escarpés où l'herbe et les arbres avaient peur de pousser comme s'ils fussent maudits; de ses flots noirs et laids, éléments sournois qui ne faisaient jamais de caresses à la rive... calomnies, tout cela. Notre fleuve est doux et bon et il n'a pas de traîtrises... Et il est beau. Vous verrez que ses falaises, où, en quelque saison de l'année que ce soit, la nature semble avoir fait son studio favori, présentent toujours un aspect qui ravit: que ce soit par les ardents soleils d'août, quand elles fatiguent les yeux à force d'être vertes... alors, les flots ont mille chatouillements et ils rayonnent comme de l'or; que ce soit par les claires journées d'automne, où l'on peut admirer davantage ses rouges manteaux, ses tapis d'or brûlé et ses lagunes éclatantes et mélancoliques de feuilles finissantes... alors, les flots sont plus doux et plus bleus encore; ou enfin, que ce soit par les terribles tourmentes d'hiver, quand les sapins sont si lourds de neige que l'on croit qu'ils vont faire crouler la falaise à chaque rafale et que les bouleaux gelés craquent avec sonorité en élevant leurs grands bras maigres au-dessus de la poudrerie qui rase les autres cimes... alors, les flots emprisonnés sous la glace épaisse coulent tristes et sombres, mais fiers quand même... Ah! vous l'aimerez bien, notre Saguenay.

"Vous aimerez aussi son histoire et ses légendes, continua Paul, en s'enflammant davantage..."

Le jeune homme ne s'adressait plus maintenant au père de Blanche Davis. Par un mouvement du cœur, qu'il lui eût été bien difficile de s'expliquer, il ne voyait plus devant ses yeux qu'une couronne de cheveux d'or encadrant un joli visage intéressé. Et c'est au joli visage qu'il s'adressait maintenant.

"Nous nous rendrons, un jour, mademoiselle, continua-t-il, là-bas, au fond des gorges profondes de mon Saguenay, et nous arriverons devant un grand cap si haut qu'à le regarder vous tremblerez de troublant vertige; c'est le Cap Trinité et je vous conterai sa légende... Non loin d'ici, vers le fleuve, voyez-vous cette pointe bleue dégarnie et au-dessus de laquelle volent de grands oiseaux? C'est la Pointe-aux-Alouettes; et là, ce n'est plus de la légende, c'est de l'histoire et je vous en ferai la leçon comme à mes grands élèves

de la première classe... Enfin, la petite chapelle dont vous apercevez d'ici la croix fine du clocheton, elle a aussi son histoire et sa légende; je vous dirai l'une et l'autre.

Mais Paul s'aperçut subitement qu'il avait devant lui d'autres personnes que la jeune fille aux cheveux d'or; il rougit légèrement, encore sous le coup de la double émotion causée d'une part par l'évocation de l'histoire de son Saguenay et, d'autre part, par l'apparition, dans sa pauvre salle, d'une couronne de cheveux blonds, il se tourna vers M. Davis et conclut:

"Merci, monsieur, de vouloir connaître notre pays pour l'aimer plus ensuite..."

Les visiteurs se préparaient à se retirer.

"Alors, monsieur, c'est entendu, ne put s'empêcher de dire la jeune fille; vous serez notre guide et aussi notre professeur d'histoire... Il faut nous pardonner; voyez-vous, nous sommes de pauvres citadins en quête de soleil, de grand air et de curiosités..."

Les trois visiteurs sortirent en disant au revoir à Paul. En ce moment, les yeux du jeune instituteur rencontrèrent le regard profond de Blanche Davis...

VII

John Harold Davis était le fils d'un ancien commerçant immigré d'Ecosse au Canada. Il était né à Montréal, où il avait toujours demeuré. Il avait hérité du commerce de son père après la mort de celui-ci. Depuis plusieurs années, grâce à son énergie, à son travail et au sens des affaires qu'il possédait comme tout les hommes de sa race, il se trouvait à la tête de l'une des plus importantes maisons de soieries du Canada.

Un moment, comme tant d'autres en notre pays, il avait hasardé sa barque sur la mer houleuse de la politique; les vents lui furent contraires. Il prévint le naufrage et retourna au rivage, où la fortune continua de lui accorder ses faveurs, peut-être pour le récompenser de son énergie à repousser les tentations de l'enjoueuse déesse de la politique. Enfin, le mariage qu'il avait contracté avec la fille d'un riche industriel d'Ottawa ne fut pas de nature à tarir le Pactole qui coulait si favorablement de son côté.

Un seul enfant leur était né; c'était la pétulente Blanche, aujourd'hui heureuse de ses vingt-et-un printemps, toute entière à ses rêves dorés de jeune fille riche, fière de l'éclat d'une beauté qui rayonnait dans tout Montréal. Blanche Davis, en effet, à cause de sa beauté, à cause de la fortune de son père, donnait le ton à toute la société de l'Ouest de la Métropole; aussi, les prétendants à sa main d'héritière affluaient-ils. Elle était l'adoration de ses parents.

C'était pour Blanche que M. Davis venait d'acheter cette villa des B..., à Tadoussac. En vieux commerçant endurci et toujours resté un peu ladre,

il avait d'abord hésité devant cette dépense inutile, mais, comme il s'agissait de donner un jouet à leur fille, madame Davis avait fermement tenu tête aux objections de son mari, et elle avait triomphé. Le jour où l'acquisition fut faite, Blanche fut heureuse et elle embrassa tendrement son père et sa mère. On lui avait donné un jouet et elle était contente.

Le printemps suivant, on s'embarquait à bord de l'un des somptueux palais flottants de la Richelieu & Ontario, pour la première villégiature à Tadoussac.

"J'ai bien hâte d'entendre, disait Blanche, l'effet que produit la musique de Mozart dans les montagnes des Laurentides..."

Pour cet été, on amena Gaston Vandry, le jeune homme au monocle. Il était le fils d'un grand importateur de vins français de Montréal, et héritier, lui aussi, d'une belle fortune. Gaston Vandry était, dans toute l'acceptation de l'expression, un "fils à papa", et il en était encore à apprendre la signification du mot travail. Depuis les quelque quatre années qu'il avait terminé dans un collège anglais, des études parfaitement médiocres, son temps s'était exclusivement partagé entre le sport et les voyages. Dans les deux familles Davis et Vandry, on avait formé des projets très bien à l'endroit des deux jeunes gens et le jour était même proche où l'on célébrerait les fiançailles.

Bien plus, ces fiançailles, dans l'esprit de monsieur et de madame Davis, devaient certainement se conclure à leur retour de Tadoussac; en emmenant Gaston, on "mousserait" l'affaire plus vite et plus facilement.

Le projet de M. Davis était de la bonne diplomatie car, à vrai dire, Blanche ne s'était jamais prêtée bien volontiers aux avances de Gaston Vandry et aux projets dorés de ses parents. Parents proposent et enfants disposent, souvent. Et puis, on n'avait pas une tête de linotte pour rien, quoi! Pourvu que l'on ait des oiseaux, des fleurs, un grand chien roux; pourvu que l'on galoppe en costume d'amazone dans la montagne, ou que l'on passe les après-midis à parcourir les étages des grands magasins à rayons... qu'est-ce que cela peut bien faire, le mariage?...

La famille Davis était à Tadoussac depuis près de deux semaines et Blanche était restée sous l'impression du délicieux étonnement que lui avait causé la vue du jeune maître d'école. Elle aurait bien proposé que son père fit une nouvelle visite à la maison d'école, mais elle n'osait pas le faire...

Maintenant s'étaient dissipées les joies de l'installation comme s'était évanoui le bonheur du désir ardent de la vie à la campagne. Ces joies du désir l'emportent souvent sur les plaisirs de la réalité... Quoi! tout ce qui s'annonçait sous de si riantes promesses se serait-il déjà si tôt épanoui? Blanche Davis ne peut-elle donc pas attendre que les fleurs aient semé leurs pétales sous les premières pluies et le premier souffle automnal avant de s'abandonner au lancinant ennui du départ?...

Ce matin, le soleil donne sur le jardin de la villa; l'air est traversé de cris d'oiseaux. Dans le bleu du ciel, que l'on aperçoit à travers les cimes touffues des arbres, des gazouillements plus prolongés, plus longuement modulés se croisent comme s'il pleuvait des sons. Sur les feuilles et sur les gazons du jardin des disques de clarté tremblent et des rosiers qui montent et s'épanouissent reçoivent toute la chaleur et toute la clarté dans les coroles de leurs fleurs.

Et cependant, Blanche Davis s'ennuie; elle voit comme un vide dans la sérénité et l'éblouissement de cette journée naissante. Comment expliquer la tristesse d'heures qui devraient engendrer de la joie, de la confiance dans le présent et dans l'avenir et qui, au contraire, pénètrent de la plus pesante mélancolie?

Accoudée à la petite barrière à claire-voie du jardin, Blanche, depuis près d'une heure, regarde obstinément bien loin devant elle, sur le fleuve, dont l'eau est azurée comme le ciel.

"Mais qui ose donc s'ennuyer ici par ce matin de rêve? claironna tout à coup une voix fraîche, derrière la jeune fille.

C'était madame Davis qui, vêtue d'un long peignoir à grandes fleurs bleues, courait de plate-bande en plate-bande, cueillant un bouquet varié à souhait.

"Personne, ici... n'ose s'ennuyer, maman, répondit la jeune fille en souriant.

—Tiens! voici un mimosa qui languit; il a eu trop chaud, il faudra l'arroser.

Et madame Davis, laissant la fleur languissante sur sa tige, courut en cueillir une autre qui rayonnait et qu'elle ajouta à sa gerbe.

"Toutes ces fleurs sont bien capricieuses, remarqua Blanche.

—Jeune fleur... jeune fille, riposta malicieusement madame Davis en agitant avec grâce vers sa fille une éclatante trémière... Et, à propos, quel va être le caprice de la journée?

—Une longue, très longue promenade sur la route, dans le village, à l'Anse à l'Eau, dans le parc ou dans la montagne, n'importe où, pourvu que l'on marche et que l'on respire le grand air... Il y a trop d'arbres, ici, et l'air du large ne pénètre pas. On étouffe.

—Mais rien de plus simple, ma chérie, répondit madame Davis; ton père t'accompagnera, à moins que tu ne préfères M. Vandry.

—Oh! non, fit vivement la jeune fille. Papa viendra avec moi.

Une heure après, en effet, monsieur Davis et sa fille se dirigeaient vers la montagne, en arrière du village. C'est une superposition de rochers abrupts qui dégringolent jusques dans le Saguenay; il y a dans les anfractuosités des roches quantité d'herbes et de plantes intéressantes; et cela intéressait en effet très vivement M. Davis, qui, sous prétexte qu'il avait fait une partie de sa fortune dans le commerce des fleurs artificielles, qu'il avait ajouté à celui des soies, jouait quelquefois à l'herboriste et simulait, à ses

heures de bonne humeur, de se perdre dans la contemplation d'une marguerite ou d'un coquelicot.

Comme ils traversaient le village, cédant tout à coup à une résolution énergique, Blanche dit tout à coup à son père:

"Si nous allions dire bonjour au maître d'école?... Nous lui devons bien cela.

—Je t'approuve, petite, dit M. Davis, peut-être aussi pourrions-nous lui demander de nous accompagner...

—C'est cela, répondit la jeune fille, en rougissant de plaisir.

C'était jeudi, jour de congé, et Paul n'était ni à l'école, ni à l'"épicerie" Thibault.

"Monsieur Paul est sorti depuis une couple d'heures, déclara la mère Thibault, à qui M. Davis s'était adressé; il a pris par là... ajouta-t-elle, en montrant le parc.

On se dirigea du côté du parc et bientôt, le père et la fille furent à l'extrémité de l'énorme bouquet de sapins et d'épinettes auquel on a donné la nom de Parc de Tadoussac. Au pied d'un arbre dont la maîtresse racine, complètement hors de terre, coupait un petit sentier à l'indienne qui traversait le parc dans toute sa longueur, un jeune homme était assis et lisait:

"C'est M. Duval, s'écria Blanche en l'apercevant. Et elle entraîna son père vers l'instituteur. Celui-ci, en voyant venir les deux promeneurs, ferma son livre et se leva.

"Bonjour, Monsieur, fit Blanche avec un gracieux sourire.

Paul s'inclina modestement.

"C'est aussi jour d'école buissonnière pour nous, dit M. Davis, et il nous a pris, ce matin, des envies folles de courir les bois; nous avons décidé d'aller dans la montagne...

—Mais il y a assurément mieux ici, que dans la montagne, acheva Blanche avec étourderie.

—Vous avez raison, mademoiselle, rectifia Paul; tout est ici à souhait: en bas, la mer; sur le plateau, des arbres, des fleurs, des rochers, des oiseaux; que faut-il de plus pour une salle d'école buissonnière?

En bas de la falaise, on entendait, en effet, la mer déferler sur la grève; on ne l'apercevait toutefois qu'à travers les éclaircies des taillis.

"Tiens, fit tout à coup M. Davis, ce sentier descend jusqu'au fleuve, si je tentais une courte excursion en bas, sur la grève, pendant que vous causez tous les deux?...

Et M. Davis disparut dans les méandres du rai-dillon.

Seuls, les deux jeunes gens maintenant étaient embarrassés et leurs regards, durant quelques instants, restèrent fixés sur le petit sentier. Blanche, la première, s'enhardit; pendant une minute, elle promena lentement ses grands yeux sur le jeune homme. Elle regardait ses cheveux d'un beau châtain qui débordait

sous son chapeau de paille rejeté en arrière, sa fine moustache également brune; elle admirait son front haut et bombé, l'épaisse ligne de ses sourcils, son mâle visage de fils des campagnes et de la mer. Puis, elle se décida à parler.

—J'ai pensé à vous, depuis quelques jours, monsieur, murmura-t-elle, d'une voix qui tremblait un peu. C'est moi qui ai engagé mon père à venir vous donner le bonjour.

—Moi aussi, mademoiselle, j'ai bien pensé à vous, répondit Paul, qui regardait à présent résolument la jeune fille.

Tous deux baissèrent la tête, un instant, sans parler davantage. Sous son corsage, Blanche sentait battre son cœur à coups précipités... Elle n'avait jamais ressenti cette émotion. Comme il était beau ce rêveur inconnu que les hasards de la vie avaient subitement placé sur sa route. Ce devait être un vaillant, celui-là, un cœur d'élite, à l'amour solide comme les rochers de la falaise...

Mais quoi, ils n'avaient donc vraiment rien à se dire?...

Naïvement, comme on parle à un enfant, la jeune fille demanda encore:

—Et vous vous appelez?

—Paul, fit tranquillement l'instituteur.

—C'est un joli nom.

A son tour, Paul regardait avidement Blanche Davis. Il admirait son visage charmant de poupée, sa riche carnation, ses yeux noirs et pétillants, les belles boucles de sa chevelure. Il se sentait troublé.

—Vous avez des parents? lui demanda la jeune fille.

—J'ai encore tous les miens, à six lieues d'ici, aux Bergeronnes.

—Et vous aimez Tadoussac, monsieur Paul?

—Du même amour que mes Bergeronnes. Et vous, mademoiselle, vous l'aimez, notre village?...

—A la folie!... fit subitement la jeune montréalaise.

Comme sans y songer, Blanche Davis retira ses gants, enleva son chapeau en secouant les lourdes tresses de son opulente chevelure; puis elle aspira longuement le large souffle qui montait en ce moment de la mer.

—Nous serons, j'espère, deux bons amis, pendant notre court séjour ici? demanda Blanche.

—Il n'en tient qu'à vous, mademoiselle; mon plus ardent désir, c'est de vous voir souvent, de passer près de vous tout cet été qui s'annonce si radieux... Oui, je serai votre ami, votre bon ami de tous les jours, de toute la saison... Nous nous reverrons, n'est-ce pas, mademoiselle, et nous aurions, il me semble tant de choses à nous dire... Aujourd'hui, pardonnez à ma grande timidité... c'est si nouveau, si charmant, ce qui m'arrive; j'en suis troublé, si délicieusement troublé... Voulez-vous, je serai votre guide aussi à travers nos campagnes et vous verrez comme je vous le ferai aimer mon Tadoussac...

Le maître d'école avait débité toutes ces phrases sans presque y penser et, quand il eut fini, il rougit, ayant peur d'en avoir trop dit devant cette étrangère...

Mais l'étrangère alors lui sourit si divinement qu'il allait recommencer peut-être, quand M. Davis déboucha, en soufflant comme un marsouin, du sentier.

—Alors, réussit-il à dire, nous continuons notre promenade à travers le parc?

Puis, s'adressant à Paul sur le ton de la confiance:

—Je meurs d'envie de trouver, devinez quoi?... des pieds de "quatre-temps"; vous savez, ce petit fruit rouge pressés en boules et qui ressemblent au contenu d'une grenade. Je me souviens qu'un de mes amis qui voyage beaucoup dans les campagnes, m'a assuré qu'il s'en trouvait en abondance dans vos forêts... C'est, voyez-vous, que je rêve de faire du "quatre-temps" le modèle de l'aigrette à chapeau de la saison prochaine...

(à suivre)

JEAN SAINTE-FOY.

Gouvernements, la guerre et la paix, l'abondance publique et la tranquillité générale sont votre affaire. Vous êtes établis pour débarrasser de ces grands soins les hommes privés; il ne doit y avoir de soucieux, à cet égard, dans un Etat bien administré, que ceux qui dirigent. Un peuple sans cesse inquiet est un peuple qui bâtit toujours; son abri n'est qu'une tente: il est campé, non établi.

JOUBERT.



La famille impériale en est rendue là de son fameux voyage à Paris. Du *Post Dispatch* (St. Louis).



LE PRISONNIER



DANS une ancienne maison du temps passé, à étroit pignon, à fenêtre de vieux bois, garnie de petites vitres enchâssées dans du plomb, à mur lézardé, à escalier tournant en vis, à chambres hautes sans plafond, garnies de poutres en chêne noirci par le temps, vivait, il y a quelques années, une jeune fille, grande, blonde, rêveuse, et fort belle. Elle était fille de deux bonnes gens enrichis dans le commerce, et qui mettait toute leur gloire à rendre heureuse cette enfant. C'était pour satisfaire au caprice de cette enfant si chère que M. et Mme Marialin avaient consenti à venir habiter cette ancienne maison, qui datait de trois siècles. Vieilles tentures, vieux cadres, vieille dorure, argenterie trois fois centenaire, tout avait été mis en harmonie avec le séjour choisi par Marguerite.

Elle avait, disait-elle, horreur de nos maisons carrées, blanchies à la chaux, dorées à la hâte, ornées par les tapissiers, où tout sentait le neuf, et dont la Bourse est l'idéal; il lui fallait quelque chose qui lui rappelât le temps où elle aurait voulu naître, le temps où de belles châtelaines attendaient en priant Dieu le retour d'un chevalier parti pour la croisade, emportant avec lui une écharpe brodée d'or et d'argent ou un simple ruban détaché du corsage.

Cette enfant avait la foi, et son prie-Dieu de velours rouge la voyait souvent à genoux.

Sa chambre, tendue de vieilles tapisseries à personnages, avait un lit à baldaquin à colonnes torsées de chêne noir; le prie-Dieu, appuyé au pied du lit, faisait face à la fenêtre, et en face de la cheminée, haute de cinq ou six pieds, à grands chambranles de marbre blanc où se nichaient des têtes d'anges et des colombes, se trouvait un clavecin.

Entendons-nous, un clavecin de Pleyel, tout ce qu'il y avait de plus beau et de meilleur.

Marguerite ne savait à qui parler de ses rêves et de ses rêveries, de ses espérances, de ses regrets; elle espérait être aimée, elle regrettait le chevalier parti pour la croisade avec le roi saint Louis; elle regrettait le poète malheureux chantant tristement son amour pour une belle châtelaine qui l'aurait rendu heureux et qui aurait ensuite, avec lui, chanté les louanges du Seigneur dans quelques vieilles chapelles bien sombres où se seraient accomplis des miracles.

Mais si elle ne pouvait parler de toutes ces choses à ses amies, riches jeunes filles aimant le luxe, la toilette, le bal, et pensant, en s'endormant le soir, au chiffre de leur dot, elle en parlait à son clavecin; c'est à lui qu'elle disait toutes ses rêveries, toutes ses amours; c'est à lui qu'elle parlait de Dieu et des anges, c'est

à lui qu'elle parlait d'avenir et de bonheur; c'est aussi à lui qu'elle parlait du ciel et de l'éternité.

—Hélas! disait-elle quelquefois, à quoi me sert de parler ainsi? mes paroles, mon chant n'ont pas de retentissement au-delà de ces murailles; qui peut m'entendre, et surtout qui peut me comprendre? Cette fenêtre même donne sur les murs d'une prison! Je suis bien seule sur la terre et, mieux vaudrait étouffer mon cœur que de lui laisser ainsi parler un langage que lui seul entend. A quoi me sert de rendre ainsi mon amour? Dieu connaît le fond des cœurs, et sait de quels chants mon silence est rempli.

Mais Marguerite n'y pouvait tenir, et le soir, en dépit de son désespoir et de sa solitude, elle venait à ce clavecin et lui racontait encore tous ses secrets; assise devant ce clavier muet, elle restait un instant comme pour l'écouter, et, posant enfin les doigts sur les touches, un son net et clair retentissait dans le silence, comme un appel, puis, la tête penchée au-dessus de l'instrument, elle parlait avec lui sans souci de son attitude, tantôt penchée, tantôt droite, écoutant d'une oreille attentive le murmure de son chant; l'émotion sortait de ces touches d'ivoire, froides et sèches sous une autre main. Puis tout à coup sa main se levait; c'était le silence. Elle écoutait, elle attendait une réponse. La réponse ne tardait pas; réponse douce et mystérieuse qu'elle suivait du cœur et des yeux, regardant les touches frémissantes.

—Ah! disait en bas Mme Marialin, la voilà encore qui joue la *Marguerite*!

Dans une chambre nue et froide, sous les toits d'une prison, un homme était sur un misérable lit, les jambes pendantes, les pieds nus sur le carreau, la tête penchée, pleurant de ces larmes lentes et pénibles comme en pleurent certains cœurs auxquels l'air manque. Maigre et voûté, cet homme portait sur un buste chétif une tête éclatante. Une misérable table de bois blanc, appuyée au mur, portait une assiette, un petit pot à eau d'étain, un pain noir et un vieux couteau posés sur un linge bis; près de la fenêtre, se voyait, sur un chevalet, une toile préparée pour la peinture; une boîte à couleurs, ouverte sur une chaise, attendait sans doute cet homme.

—Ah! disait-il en lui-même, voilà donc ce que c'est. J'ai passé ma jeunesse, j'ai dépensé ma fortune, ma santé et aussi mon bonheur à chercher. Je n'ai rien fait, rien; j'ai crevé toutes mes toiles au moment de les achever. Je suis un fou. Si j'avais voulu, comme tant d'autres, je serais riche aujourd'hui et mes tableaux encombreraient les galeries et les ma-

gasins. Au lieu de cela, je suis ici parce que j'ai des dettes. On m'a pris ma liberté en nantissement de l'argent que je devais, et on espère que, dans cette prison, je trouverai ce que j'ai vainement cherché dans toutes les joies et dans tout le luxe de la vie, et qu'ici je réaliserai le chef-d'œuvre que je vois en moi et que je n'ai pu encore poser sur aucune toile: la figure de l'ange.

Qu'on ne s'y trompe pas, je ne ferai que cela dans ma vie.

Alors, ajouta-t-il avec un sourire, ils sont encore plus fous que moi. Quelle pitié!

D'où me viendra ici, ajouta-t-il en regardant autour de lui, la joie nécessaire? Par où entrera la lumière? où se posera le pied lumineux de celui que je porte en moi? où donc ses ailes transparentes et parfumées se déploieront-elles? Le triomphant éclat de ses yeux se brisera donc sur ces murs nus et dégradés?

Ils sont fous; je mourrai ici dans l'intimité de mon rêve.

Quelle douleur!

—Monsieur, dit le geôlier, en entrant, voici votre soupe.

Allons, dit-il en regardant la toile vide sur le chevalet, encore un jour, et vous n'avez rien fait. C'est pourtant drôle; vous n'auriez qu'à faire là-dessus une figure, et vous sortiriez d'ici, où vous n'êtes pas comme un roi, ajouta l'homme avec un affreux sourire, et vous ne la faites pas. Vous aimez pourtant bien le soleil et la liberté. Vous regardez quelquefois par cette fenêtre avec des yeux qui font pitié à ma femme. Mais quoi, ajouta-t-il avec un mouvement d'épaule, la paresse, c'est plus fort que tout. Moi, ce n'est pas cela, je fais mon ouvrage, voyez-vous.

—Oui, dit le prisonnier en le regardant sortir, tu fais ton ouvrage toi, qui est de me tenir enfermé, et moi je ne fais pas le mien, qui serait peut-être de te délivrer; car peut-être que tu as une âme, toi!...

Et cet homme se jeta sur son grabat et se mit à sangloter.

—Allons, bon! dit le geôlier qui écoutait à la porte, le voilà qui pleure, à présent. Il est fou, cet homme!

—o—

Un soir, il y avait un grand dîner chez M. Marialin, et on se trouvait, après le repas, réuni au salon.

—Voyons, dit une des jeunes filles présentes, Marguerite va nous jouer quelque chose... la *Marguerite*, de Schubert; c'est ce qu'elle joue le mieux.

—Non, non! dit une autre, elle jouera quand nous aurons dansé, pendant que nous nous reposerons, ce sera bien mieux; puis, comme cela, il n'y aura pas de temps de perdu.

—Excepté, dit une troisième à voix basse, le

temps qu'elle mettra à faire des gestes et des embarras, comme si on avait besoin de faire tant de façons pour jouer du piano; pourvu qu'on pose les doigts, c'est tout ce qu'il faut; il n'y a pas besoin de lever la main si haut, ni de se pencher comme elle fait; c'est ridicule.

—Non, disait Marguerite en elle-même, non, je ne jouerai pas. Pour qui jouerais-je, ici?

Ce soir-là, c'était un des plus beaux soirs d'été qui se fut jamais vu, et Marguerite quitta le salon pour monter dans sa chambre; là, près de sa fenêtre ouverte, à l'air frais et léger du soir, à la clarté de la lune et des étoiles, elle se prit à oublier ses invités qui l'attendaient en bas; elle oublia qu'on murmurait de son absence, qu'elle était inconvenante, impolie, et que l'épithète de rêveuse, dont la gratifiaient ses amies en forme d'injure, ne suffirait plus; elle oublia tout ce qui n'était rien.

Sur la façade obscure et noire de la prison qui lui faisait face, Marguerite regardait sans la voir une fenêtre, une seule faiblement éclairée.

Tout à coup, une voix claire et vibrante se leva en elle et lui parla un accent jusqu'alors inconnu. Elle écouta ainsi longtemps dans le plus profond silence cette voix mystérieuse, puis tout à coup elle se leva, et s'approchant de son piano, elle posa sur les touches ses mains tremblantes.

Elle aurait pu entendre le bruit que firent ses amies en montant l'escalier.

—Ah! disaient-elles, voilà Marguerite qui joue la *Marguerite* de Schubert; jugez un peu ce que cela signifie de se sauver du salon pour venir jouer ici.

—C'est pour nous forcer à venir admirer sa chambre, disait une autre.

On chuchotait, on riait, mais, en approchant de la porte, les chuchotements et les rires se turent, un frisson singulier avait gagné tous ces gens, car le souffle ne passe pas impunément même sur les morts.

Marguerite n'avait rien entendu à côté; mais il lui avait semblé entendre, dans une autre direction, une voix qui lui répondait.

—Va, va, Marguerite, disait cette voix, parle encore; je vois la figure de l'ange: le voilà, c'est bien lui; il vole, il approche, ses ailes s'allument comme le ciel au milieu du jour; sa robe, éclatante comme le soleil, éblouit mon cœur; ses yeux sont mystérieux et flamboyants comme, le soir, le soleil dans la mer. Ciel éblouissant, allumez tous vos feux, voici celui que j'attendais: voilà la vie, voilà le jour. Rêve de toute ma vie, vous venez avec l'harmonie. Celui qui a écrit la musique que j'entends a fait tomber les murs de ma prison; ils s'écroulent, je m'envole, et je laisse en bas la mesure abandonnée où j'ai été prisonnier et où j'ai souffert. Voici le jour, voici la joie; il n'y a plus de geôlier!

—Mesdemoiselles, dit Mme Marialin, je suis entrée, mais Marguerite est endormie; elle est si délicate que je n'ai pas voulu la réveiller.

—Remontons, remontons toutes! crièrent ensemble les jeunes filles; il faut qu'elle vienne danser avec nous.

Et cette fois elles entrèrent sans crainte, mais Marguerite dormait encore, et elles n'osèrent la réveiller.

—o—

M. Marialin disait à sa femme:

—Vois-tu, ma chère, jamais je ne serai plus surpris que je ne viens de l'être, quand le geôlier est venu me dire que cet homme était obligé de vendre son tableau pour payer ses dettes; je suis allé voir cela; c'était une bonne occasion pour acheter pas cher...

Figure-toi un ange, rien qu'un ange; ce n'est pas grand'chose... Il n'y a ni personnages, ni arbres, ni rien qu'un ange, mais c'est le pur portrait de notre Marguerite; à cause de cela je l'ai acheté; il va l'apporter ici tout à l'heure.

—Qui? le peintre? dit Mme Marialin.

—Oui, lui-même, il faut bien le recevoir, car ce pauvre homme regrette son tableau; il pleurerait en me le vendant, il disait que cela valait plus qu'une fortune.

En ce moment, Marguerite entra.

—Je vais te dire deux choses, lui dit son père; je viens de t'acheter un tableau, et le préfet demande ta main, le préfet, ma chère, entends-tu! le préfet, le premier fonctionnaire de notre département! Voilà ta mère qui en est toute suffoquée... Le préfet, ma chère, le préfet! quel honneur!...

—Je connais celui que je dois épouser, dit Mar-

guerite; je l'ai vu cette nuit en rêve; quand je le rencontrerai, je vous le dirai, mon cher père. Si c'est M. le préfet, nous verrons... mais j'en doute.

—Madame, dit une grosse servante en ouvrant la porte, un monsieur pauvre demande à vous parler.

—C'est le tableau, dit M. Marialin; faites-le entrer.

Un homme misérablement vêtu entra, portant sur ses épaules une toile qu'il posa devant le piano; puis, levant les yeux, il rencontra le regard de Marguerite, et resta frappé de stupeur.

—Mon père, dit Marguerite en lui montrant l'homme en haillons, le voilà; je suis sa fiancée depuis longtemps.

—Me reconnaissez-vous, lui dit Marguerite? Ecoutez... Et elle se mit à jouer la *Marguerite* de Schubert.

—Oui, c'est vous, dit cet homme d'une voix grave; vous m'avez rendu la liberté.

—Allez donc, dit Marguerite, et ne vous arrêtez jamais.

Moi, je garde ceci, ajouta-t-elle en posant la main sur le tableau. C'est mon souvenir et mon espérance, c'est mon bonheur et c'est ma vie.

—Et monsieur le préfet? dit Marialin d'un air égaré.

—Eh bien, dit Marguerite avec un sourire et en montrant l'homme pâle et grave qui était là, dites-lui que j'épouse un roi!

JEAN LANDER



DES VERS INÉDITS



COMME certains lecteurs de *la Vie Canadienne* nous reprochaient naguère de ne pas accorder suffisamment d'attention à [la poésie, nous nous permettons de piller dans l'œuvre inédite d'un ami, aussi aimable que modeste, pour satisfaire au goût des amateurs de vers et en même temps, pour aiguïser la curiosité de ceux qui aiment particulièrement la littérature du terroir.

Nous débiterons par deux sonnets, qui ne sont que la traduction en vers de deux *folklores* canadiens surtout connus au pays de Beauce. Ils sont tous deux bien français d'allure, ce qui peut déplaire aux uns, mais qui devrait être agréable au plus grand nombre. En tout cas les voilà, tels que trouvés dans les cahiers de notre ami, et "honne soit qui mal y pense"!

LE BRAILLARD DES "FERMES"

*Dans la Beauce jadis, au pied d'un très haut morne
Dont l'érosion offre un rustique tableau,*

*Dans le vent qui courbait l'érable et le bouleau,
Une voix glapissait: "Où remettre la borne?"*

*Un soir de Mardi-gras, sous une lune morne,
Suivant le chemin creux qui mène au "bord de l'eau"
Le Cid des "jarrets noirs", notre Coq Pomerleau,
Renfonça de son poing son grand feutre bicorné:*

*—"Le r'venant" ou le rbum te rendant furieux,—
"Va donc ta remettre où tu l'as prise, torrieux!"
Dit-il, pour rembarrer l'âme du Purgatoire.*

*L'argument décisif du Beauceron paillard
Lui parut tellement ad rem et péremptoire,
Que l'on n'entendit plus le sinistre braillard.*

Le sujet de ce sonnet est une légende de la Beauce. On s'imaginait qu'un habitant peu scrupuleux avait déplacé une borne pour agrandir son champ au dépens de son voisin. Après sa mort, il fut condamné à reve-

nir sur la terre redemander: "Où remettre la borne"? Les paysans effrayés n'avaient jamais osé lui répondre, sauf un fier-à-bras, que je suppose être le Coq Pomerleau,—un oncle de ma grand'mère,—personnage très connu sur toute la rive sud.—Dans la réalité, ce n'était qu'un érable dont le tronc se frottant contre celui d'un bouleau, produisait, quand il ventait fort, une manière de gémissement. L'imagination du peuple fit le reste.

* * *

LE DIABLE ET LE CURÉ

*A l'appel du pasteur le peuple a répondu :
Le temple est terminé de l'abside à la flèche.
Or Satan que l'appas d'un riche gain allèche,
En protestation de zèle s'est confondu.*

*En travaillant la nuit, il s'était morfondu;
Chargeant d'énormes rocs une antique calèche,
Avec son cheval noir il s'attelait en flèche...
Le curé l'entend-il lui réclamer son dû ?...*

*Qu'il ouvre son missel à la bonne rubrique,
S'arme du goupillon, d'un cierge et d'une brique,
Et charge avec l'ardeur d'un reître Palatin.*

*Payé d'un si mauvais billon, Satan rouspète,
Et se tordant sous l'eau bénite et le latin
Dégringole en changeant son derrière en trompette.*

"Ed egli avea del cul fatto trombetta".

(Dante, l'"Enfer" c. XXI) Cette citation n'est pas faite dans le but de remettre à Dante son dû, mais seulement pour remarquer que ce poète de génie n'a pas dédaigné cette bonne farce éminemment gauloise. Toutes les fois qu'un de nos ancêtres, canadien ou français, racontait une histoire où le diable berné s'écliprait ignominieusement, il ne manquait jamais de conclure par ce joli trait final.

Cette légende n'est pas absolument beauceronne, ni même exclusivement canadienne. Elle nous est probablement venue de France avec beaucoup d'autres. Chez les anciens paysans canadiens, la construction d'une église semblait quelque chose de si considérable que beaucoup d'argent, et la grâce de Dieu, ne suffisaient même pas: il fallait que le Diable y mette la main. C'était lui qui, la nuit, avec un grand cheval noir, auquel on ne devait jamais ôter la bride, charroyait les ais les plus pesants et les plus énormes rocs. Avant de pouvoir bénir le temple neuf, le curé devait faire venir le diable derrière l'autel, l'exorciser dans toutes les formes et le faire renoncer à ses droits éventuels sur l'énorme maçonnerie.

* * *

L'auteur de ces vers, qui préfère ne pas les signer, pour certaines raisons, est un vieux débutant. A ceux

qui lui reprochent d'avoir trop négligé les Muses pendant sa jeunesse, et même un peu après, il a l'habitude de répondre par cette boutade rimée;

*Ces vers que nous limons avec mainte caresse,
Insipides souvent et toujours imparfaits,
Que nous brûlons ensuite, après notre jeunesse,
Par excès de scrupule, ou par simple paresse,
Je ne les ai pas faits.*

* * *

Parmi un fatras de vieilles paperasses qui nous furent communiquées aux jours lointains de notre jeunesse, nous retrouvons ces vers du même auteur, encore inédits, mais qui datent de la fin du dernier siècle. Ils faisaient partie d'une farce ultra-fantaisiste, tenant de la revue et du vaudeville à couplets, et ayant pour titre: "Les Canadiens au Pôle-Nord":

LE ROI LAJOIE

*Je suis un roi pacifique,
Magnifique.
Sur tous les pays du Nord
Fut assis mon vaste empire
Où j'aspire...
Et j'y vais à votre bord.*

*Ref. Il est un roi pacifique,
Peu pratique:
Il est toujours en retard.*

II

*Loin d'être un roi du tropique
Je me pique
De régner sur plus d'ours blancs
Que notre roi d'Angleterre;
Et la guerre
N'entra jamais dans mes plans.*

III

*Je suis un grand politique
Mais l'Afrique,
Ses Boers, son Transvaal,
Et tout l'or dont elle est riche
Je m'en fiche
Comme du vieux dieu Baal.*

IV

*Je suis seul roi: j'administre
Sans ministre
Mon vaste New-Cumberland
Sans subir l'outrecuidance,
L'arrogance,
De quelque Joe Chamberlain.*

Ces farces de la fin de dernier siècle ne sont plus du tout de saison, mais le rythme est des plus jolis, et des plus connus, puisqu'il passe pour être une des meilleures trouvailles de Ronsard.

* * *

Ces vers et les notes qui les accompagnent sont du même auteur. Nous espérons en trouver d'autres dans ses cahiers, et, en tout cas, nous y puiserons des articles variés sur une multitudes de questions littéraires, économiques ou politiques, le tout marqué au coin d'une originalité de bon aloi et d'un talent facile.

Nous profitons de la publication de ces vers du terroir pour inviter les jeunes poètes inconnus, qui sont certainement nombreux dans la foule des écoliers, des étudiants ou des hommes de profession, à nous envoyer leurs pièces qu'il nous sera très agréable de publier sous leurs signatures ou autrement.

LOUIS VEUILLOT

C'est un spectacle extraordinaire qu'offre un homme, lorsqu'il tient tête au courant du siècle, non pas avec une obstination aveugle et orgueilleuse, mais parce qu'il a conscience de s'appuyer sur une vérité supérieure. Ce spectacle, cet exemple, Louis Veillot l'a donné, pendant plus de quarante ans, sans une heure de lassitude ni de découragement. Que de fois il a pu être tenté, lui aussi, de se laisser mollement aller aux faciles illusions qui entraînaient ses adversaires et ses amis eux-mêmes; mais cette tentation ne s'est jamais révélée ni sur son visage ni sous sa plume; âme tout d'une pièce, cœur fier et intraitable, il n'a pas voulu, fût-ce un instant, plier ses robustes épaules. Nous l'admirons pour son courage, en même temps que pour sa force.

Mais s'il a pu maintenir si longtemps et si inflexiblement, sans faux pas, la rectitude de sa pensée, c'est que sa pensée était attachée à une doctrine qui n'a pas à craindre d'être surprise par des objections et des dangers imprévus. Le christianisme, depuis tant de siècles qu'il est attaqué et qu'il se défend, est prémuni contre toutes les surprises:

Nulla mihi nova rerum facies, inopinave surgit.

Veillot s'en était bien convaincu. Il a toujours essayé de retrouver, sous le visage nouveau des problèmes d'aujourd'hui, les problèmes débattus autrefois. Il n'a jamais consenti à inventer et à hasarder, dans le feu du combat, des solutions improvisés. Les réponses qu'il aimait faire, lui étaient fournies par la tradition.

Veillot avait un admirable talent de style joint à une connaissance approfondie de la langue française. En général, les écrivains catholiques parlent avec une précision et une propriété de mot toutes particulières, sans doute parce qu'ils lisent souvent du latin, et du latin d'église, à tout le moins dans leur livre de messe. Veillot a gardé, dans ses plus rapides improvisations de journaliste, un respect infini pour sa langue natale. Jamais la prose française n'a trouvé un ouvrier plus consciencieux, plus attentif : les fautes de français chez les autres lui causaient un malaise véritable; pour sa part, il n'en commettait guère!

Quoiqu'il se fût formé à l'école du plus affecté de nos grands classiques, je veux dire La Bruyère, il avait une manière d'écrire sobre, vigoureuse, directe, sans rien d'entortillé ni d'obscur. C'est qu'il avait complété les leçons de La Bruyère par celles de Joseph de Maistre. Et puis, il avait de nature un bon sens solide et un goût infailible; il dédaignait le bel esprit, il détestait les inutiles vanités de la forme. Pourtant il savait plier sa plume à tous sujets; il passait, quand il le fallait, de la plus ardente invective à la tendresse la plus pénétrante. On peut dire des *Mélanges* ce qu'on a dit des *Provinciales*, qu'on y trouve tous les genres d'éloquence.

Il était polémiste avant tout. Un jour, dans un couvent des Flandres où il passait, les religieux lui souhaitèrent la paix et la santé; il n'accepta point le vœu de paix. "Un soldat, répondit-il, doit désirer la guerre". Pourtant il ne désirait la guerre que pour la paix; et il n'engagea son bras au service d'aucun pouvoir humain : "Quand par hasard j'étais d'un parti, écrit-il, je ne lui ai pas appartenu. Passager sur le vaisseau, m'employant comme un autre dans le péril, je n'ai jamais fait partie de l'équipage, ni de la sédition triomphante, ni de la sédition vaincue. J'étais à, je regardais, je donnais mon avis, mais j'allais ailleurs." Il allait à la vérité éternelle.

FORTUNAT STROWSKI

La Vie catholique dans la France contemporaine.

Pensée

Nous sommes des chrétiens, c'est-à-dire des hommes éminemment gouvernables, qui ne se soulèvent point contre les pouvoirs et qui ne s'étonnent point de les voir tomber; qui savent que l'Église accepte toutes les formes de gouvernement, bénit toutes celles qui la protègent, et ne s'attache absolument à aucune; qui, par conséquent, ne repoussent aucun essai régulier, ne s'insurgent contre aucune loi supportable, ne se refusent à aucun sacrifice ou de sentiment ou de repos, ou de fortune; mais qui, en même temps, ne soumettent leur conscience qu'à Dieu et ne placent qu'en lui leur espoir.

LOUIS VEUILLOT

Au 16 septembre

ROME

—Dans des articles officiels, *l'Osservatore Romano* a clairement expliqué que la présence d'une nonciature à Pékin n'affecterait à aucun degré les droits que la France détient en Extrême-Orient de par le traité de Tientsin. Le Saint-Siège choisirait, en outre, un autre titulaire que Mgr Petrelli. Il attend donc maintenant la Chine, qui avait pris elle-même l'initiative du rétablissement des relations, ... et la France, laquelle a dû constater, une fois de plus, quel profit c'eût été pour elle et pour l'Eglise—cela eût sans doute écarté l'incident—d'occuper le siège par elle laissé vide près le Vatican.

—Le Saint-Père a nommé évêque auxiliaire du patriarcat de Jérusalem Mgr Barlassina, ancien directeur spirituel (en 1911) du Séminaire de la Propagande et curé à Saint-Jean de Latran, depuis 1912. On sait que les Turcs ont déporté le Patriarche, Mgr Camassei, avant l'entrée des troupes britanniques dans la Ville Sainte, et qu'il n'est pas encore en liberté.

—Un décret de la Sacrée Congrégation du Concile permet aux catholiques des pays en guerre de choisir d'autres jours que le mercredi et le samedi, quand il est de précepte que ce sont des jours maigres. Cependant, l'abstinence du vendredi ne peut être déplacée.

—Le Saint-Père a offert à Madame Denys Cochin un magnifique rosaire en pierres précieuses et aux mailles en or. Le Cardinal Secrétaire d'Etat a remis à M. Cochin, qui est député de Paris, un riche exemplaire du nouveau Code de droit canonique, dans lequel il a lui-même écrit une dédicace.

—Inauguration dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure de la première statue, que l'on peut dire officielle, de Notre-Dame de la Paix. Cette statue est l'œuvre du sculpteur Galli. La Vierge est représentée tenant d'une main le Divin Enfant et faisant de l'autre le geste symbolique de la paix. L'Enfant tient une branche d'olivier. Toutes les nations étaient représentées à la bénédiction par le Cardinal Vanuttelli.

—Le Saint-Père a mis le sceau à nos magnifiques fêtes en l'honneur de Louis Hébert, en accordant sa bénédiction apostolique aux descendants de ce pionnier chrétien et aux familles alliées, ainsi qu'aux colons et aux cultivateurs de notre pays.

QUEBEC

—Inauguration par Son Eminence le Cardinal Bégin du nouveau Couvent de Jeanne d'Arc et de la Chapelle du Sacré-Cœur à Bergerville, Sillery, siège actuel du Centre canadien de l'Archiconfrérie de Prière et de Pénitence, sous la direction du R. P. Marie-

LES FAITS DE LA SEMAINE

Clément, des Pères de l'Assomption. Le nombre des associés de l'Archiconfrérie, œuvre de Montmartre au Canada, dépasse maintenant 35,000. Vive le Sacré-Cœur !

—Notre ville a, hier dimanche, accouplé magnifiquement le nom de Courcelette à celui de l'héroïque 22e bataillon canadien-français.

La commémoration du glorieux exploit du 15 septembre 1916, l'un des plus beaux de la grande guerre, s'est ouverte par une messe solennelle à la Basilique, à laquelle assistait un groupe de vétérans du 22e de Montréal et de Québec, venus avec leurs drapeaux. Hier après-midi, enthousiaste démonstration, à laquelle prend part une foule immense. S. H. le Maire préside et fait l'appel émouvant des héros canadiens-français les plus en vue du régiment dont la presse, dans tous les pays alliés, ne parle qu'avec des éloges. Sir Lomer Gouin retrace avec éloquence l'effort guerrier canadien et salue nos héros tombés. Le général Landry, qui a commandé la brigade dont faisait partie le 22e, a loué l'entrain, la discipline et le dévouement des héros de Courcelette. M. l'abbé Camille Roy a apporté au 22e et aux soldats de Courcelette un admirable hommage du clergé canadien.

"Ces faiseurs de prouesses et de victoires, dit-il, sont dignes de toutes les admirations. Et le prêtre qui est à l'autel du sanctuaire le ministre quotidien du plus grand sacrifice, ne peut que s'émouvoir profondément et éprouver en son âme le plus religieux respect quand il voit, immolés sur l'autel des batailles héroïques, victimes volontaires et sanglantes, les soldats de la patrie."

Le 22e fut le "bataillon du souvenir", a développé l'orateur. Ce fut, dit-il, la tâche du peuple canadien de continuer ici le rôle de la France, l'apostolat de sa pensée et les batailles de sa chevalerie. Et le Canadien se souvient plus vivement encore de cette mission de sa race quand au pays même de ses aïeux il combat pour la justice et l'humanité.

"Il nous est bon, a-t-il conclu, il sera bon aux générations de demain de savoir que l'on sert encore sa patrie quand on s'immole pour une cause supérieure à ses intérêts immédiats et plus large que ses frontières. Se battre pour l'honneur et la civilisation ce n'est pas sacrifier sa patrie à l'humanité, c'est mettre plus d'humanité dans sa patrie, dans sa conscience, dans son histoire; c'est donc la faire plus belle, plus vénérable et plus sainte."

Après lecture d'un poème au 22e par M. de Saint-Victor, agent consulaire de France à Québec, ont aussi porté la parole M. Ernest Lapointe, député de Kamouraska à Ottawa, et le lieutenant-colonel Chaballe.

La démonstration fut suivie d'une réception sous les auspices du chapitre Courcelette des Filles de l'Empire.

Ce matin 16, service funèbre pour les héros du 22e tombés au champ d'honneur. Le chanoine Sylvestre a officié et le R. P. Waddell a prononcé l'oraison funèbre.

—Campagne de souscriptions organisée par les Chevaliers de Colomb en faveur de l'Oeuvre des Huttes d'armée au front. On veut recueillir au Canada \$500,000. Pour la même Oeuvre il a été prélevé aux Etats-Unis la somme de 15 millions. Notre Conseil municipal s'est inscrit pour \$5,000.

—Apparition du premier numéro du *Canada Français*, la nouvelle revue publiée par l'Université Laval, sous la direction de M. l'abbé Camille Roy. Comme on l'a annoncé, cette publication mensuelle est la fusion de la *Nouvelle France* et du *Parler français*. Le premier numéro, varié et de belle tenue typographique et littéraire, fait bien augurer du succès pour le nouveau et distingué confrère.

—Départ de M. l'abbé Marcel Souris, pour aller rejoindre son poste au Haut-Commissariat de la République française aux Etats-Unis. Le brave aumônier des Marsouins a adressé la parole à plusieurs endroits dans notre région, profitant des loisirs d'un repos bien mérité. Son Eminence l'a félicité de sa "noble mission" et l'a béni affectueusement.

—Invitation du Président de la Ligue Coopérative d'Amérique, dont le siège est à New-York, à M. Alphonse Desjardins de prendre part et de prononcer un discours sur l'œuvre des Caisses populaires, à une Convention coopérative qui se tiendra à Springfield, les 25, 26 et 27 du courant. Ce n'est pas le premier honneur que le père des Caisses populaires canadiennes obtient aux Etats-Unis.

—La ville-sœur, Lévis, décide de pourvoir son aqueduc d'une grande usine de filtration, dont la capacité sera de 3 millions de gallons d'eau par 24 heures.

CANADA

—Congrès eucharistique régional à Victoriaville, au diocèse de Nicolet. Grand concours de prêtres et de fidèles. Sa Grandeur Mgr Brunault préside aux principales cérémonies et ordonne quatre nouveaux prêtres. Son Eminence le Cardinal Bégin se rend pour la journée décisive du triomphe eucharistique, hier dimanche. Il célèbre la messe pontificale et accompagne la procession du Très-Saint-Sacrement. Gloire à Jésus-Eucharistie!

—Le R. P. Damase Dandurand, O.M.I., de Saint-Boniface, au Manitoba, célèbre le 12 le 77e anniversaire de son ordination. Il est âgé de 99 ans et est le doyen non seulement du clergé canadien, mais des missionnaires catholiques du monde entier, son contemporain d'âge et d'ordination—un Français—étant décédé il n'y a pas deux ans.

—Mort de M. l'abbé J.-E. Choquette, curé à Lac Mégantic, au diocèse de Sherbrooke, depuis 1897.

—Une grève des employés de la Compagnie de messageries Dominion Express éclate mardi, à Montréal, prend fin vendredi soir, après une entente et la promesse d'une conférence. Sujet de la grève: salaires et question d'unionisme.

—Ouverture de l'Exposition d'Ottawa par sir Robert Borden, lequel prêche l'économie dans tous les domaines et l'union nationale, dans la connaissance mutuelle des Canadiens des différentes provinces.

—Sir Thomas White, ministre des Finances, rencontre à Montréal les représentants de la presse de la province, en vue de l'organisation de la campagne pour le prochain emprunt national. Il cause avec eux de la situation commerciale, industrielle et financière du Canada, qui nous a permis de faire face très bien aux exigences de la situation, bien que, depuis deux ans, nous soyons laissés à nos propres ressources. Il exprime, lui aussi, l'espoir que la guerre sera finie d'ici à un an, et dans la victoire.

Un rapport couvrant les cinq premiers mois du présent exercice (du 31 mars au 31 août) révèle une augmentation de plus de 12 millions et demi dans les revenus. Les dépenses de guerre ont augmenté, par contre, d'un chiffre presque égal. Elles ont été exactement de \$63,580,275, contre \$51,427,162, pour la même période au dernier exercice. Notre dette nette est maintenant de \$1,196,239,343, comparée à \$864,143,590 au mois d'août 1917.

—A Winnipeg, lord Shaughnessy déclare ruineuse au point de vue financier l'exploitation des chemins de fer par l'Etat. Il condamne l'entreprise du Transcontinental.

Une commission temporaire composée de MM. D.-B. Hanna, A.-J. Mitchell et le major Bell, sous-ministre des chemins de fer, va administrer le Canadien-Nord d'ici à quelque temps. Les négociations avec le Grand-Tronc sont toujours pendantes.

—Congrès, à Ottawa, des registraires de la loi du Service militaire, sous la présidence du colonel Machin.

Sir Edward Kemp, ministre de la Milice outremer, est arrivé au pays.

—Les sujets américains de 18 à 45 ans ont jusqu'au 11 octobre pour s'enregistrer. Ceux qui manqueront à l'appel pourront être versés dans les troupes canadiennes à destination d'outremer, en vertu de la convention canado-américaine.

—Le gouvernement fédéral publiera bientôt un hebdomadaire intitulé *The Canadian Official Record*, sous la direction de M. Nichols, directeur de l'information publique. Ce journal tiendra le pays au courant de l'œuvre accomplie par le gouvernement et par les différents ministères.

—Il sera créé, à Ottawa, un bureau central d'expériences et de recherches scientifiques, appliquées à l'industrie canadienne. On proposera, à ce sujet, une loi à la prochaine session.

—Visite dans la capitale de Madame Emmeline Pankhurst, la suffragette anglaise de bruyante réputation. Elle est venue en tournée aux Etats-Unis, où elle a parlé de la guerre.

—Nomination au Sénat de M. James O'Brien, constructeur de chemins de fer, de Renfrew. Le nouveau sénateur, qui est un catholique, remplace le sénateur Mason, décédé récemment.

—Visite de l'hon. docteur Beland dans l'Ouest, où il est l'objet d'un cordial accueil.

—Election par acclamation, dans Athabasca, de M. A.-G. MacKay, ministre des Municipalités et de l'Hygiène publique de l'Alberta.

—Démission du juge Trenholme, de la Cour du Banc du Roi siégeant à Montréal.

—L'hon. juge Eugène Lafontaine est choisi comme doyen de l'Université Laval à Montréal, en remplacement de feu sir Horace Archambault.

ETATS-UNIS

—Au bruit des victoires américaines et avec enthousiasme, au delà de 14 millions de citoyens des Etats-Unis de 18 à 45 ans vont s'enregistrer, en vertu de la loi du service militaire.

—Le chef socialiste Eugène Debs est trouvé coupable, à Cleveland, Ohio, d'avoir incité à l'insubordination et à la déloyauté des soldats et des marins, d'avoir essayé d'empêcher le recrutement et favorisé, de cette façon, l'ennemi. Chaque chef d'accusation fondé le rend passible de 20 ans de prison et de \$10,000 d'amende. Les Etats-Unis font là un exemple et montrent bien qu'ils n'ont pas envie de badiner avec le socialisme antimilitaire.

—Les républicains ont consolidé leurs position aux élections qui viennent d'avoir lieu dans le Maine. Le gouverneur Milliken sort vainqueur de son concurrent, Bertrand McIntyre.

ANGLETERRE

—Le mouvement de conversions, déterminé dans le clergé anglican par la nomination au siège de Durham du docteur moderniste Hensley Henson, se continue. Vingt-trois ministres se sont récemment convertis à l'Eglise catholique. Il en est venu onze du diocèse même de Durham. Parmi les autres, on remarque un ministre de Londres, quatre curés de paroisses de campagne et le secrétaire d'un évêque, qui a été reçu en France par Mgr l'évêque d'Arras, après avoir servi dans la Croix-Rouge. On dit que les mêmes causes, dans des circonstances semblables, produisent les mêmes résultats. Fasse donc le Ciel que les excès modernistes des uns ouvrent les yeux aux autres et puissent déterminer un nouveau "mouvement d'Oxford!"

—S. E. le Cardinal Bourne, inaugurant une église à Kensington, a proféré la juste mise en garde que voici contre le pacifisme: "Ne soyez pas le jouet des

rumeurs pernicieuses lancées ou écrites au sujet de la paix. Ne soyez pas entraînés par les clameurs de: "pas d'indemnités, pas d'annexions", car la justice demandera peut-être, annexions et indemnités. La paix sans la justice, ne serait pas une paix qui aurait valu son acquisition."

—On vient d'accorder des passeports aux délégués révolutionnaires socialistes russes qui doivent assister à la conférence interalliée du travail qui ouvrira ses sessions à Londres, demain. Les délégués attendaient à Stockholm depuis quelque temps. Les représentants de toutes les organisations ouvrières et socialistes des pays alliés ont été invités à une conférence convoquée par M. Gompers, président de la Fédération américaine du Travail, pour discuter les vues de la Fédération sur la guerre et pour se rendre compte jusqu'à quel point ces vues concordent avec le memorandum des travaillistes anglais, sur les buts de guerre.

Dans une déclaration, M. Gompers a réaffirmé la détermination du prolétariat américain de refuser de rencontrer les représentants des pays ennemis, tant que la guerre ne sera pas gagnée.

On sait l'attitude patriotique de la Fédération américaine dans la guerre des Etats-Unis contre l'Allemagne. On compte donc sur M. Gompers pour rectifier les abus de pacifisme qui ont contrecarré souvent la guerre défensive dans les pays alliés. Nous souhaitons bien, tout de même, que les révolutionnaires socialistes russes, auxquels on a donné leurs passeports, s'ils ne changent pas leurs idées, n'aient pas le temps au moins de gâter les esprits avec lesquels ils viendront en contact. Compter sur eux pour restaurer la Russie, c'est tabler sur l'anarchie en vue du rétablissement de l'ordre, son contraire parfait.

—Mort de sir Samuel Evans, président de la Cour des prises britannique, et de sir George Reed, ancien Haut-Commissaire d'Australie à Londres et député de Saint-Georges au Parlement britannique. Sir George Houston Reed, qui était Ecossais, fut premier ministre d'Australie et des Nouvelles Galles du Sud.

FRANCE

—Le gouvernement français a résolu de confier à un comité international composé de représentants de toutes les puissances de l'Entente la tâche de vérifier toutes les violations du droit international dont l'Allemagne s'est rendue coupable au front occidental. En effet, c'est là une œuvre nécessaire, et qui aidera à compléter les rapports très documentés que nous avons déjà sur les façons allemandes de faire la guerre aux combattants et aux non-combattants eux-mêmes.

—Le même gouvernement a dénoncé la convention commerciale franco-suisse de 1916. Les allées et venues de Duval et les procès pour trahison ont ouvert les yeux sur les dangers que l'Allemagne machinait

en Suisse contre la France. L'Allemagne sait jouer sans scrupule du prête-nom et de la personne interposée!

—Conférence du secrétaire de la Guerre américain M. Baker avec le premier ministre Clémenceau, M. André Tardieu, Haut-Commissaire français aux Etats-Unis, et M. Sharp, l'ambassadeur américain.

CHEZ NOS ENNEMIS

—La grosse nouvelle est la proposition directe du gouvernement austro-hongrois touchant la paix. C'est la première demande directe de paix qui soit faite du côté des puissances centrales. Dans une note officielle à tous les pays belligérants, le gouvernement austro-hongrois propose une conférence "*confidentielle et qui n'engagerait à rien*", en vue d'étudier, dans un pays neutre, à une date qui serait choisie ultérieurement, s'il n'y aurait pas moyen de négocier la paix dans un avenir rapproché. Cette conférence se ferait sans interruption des hostilités et la discussion durerait en autant qu'il y aurait des chances de succès. La proposition a été portée à la connaissance du Pape, dans une note spéciale, ainsi qu'aux pays neutres.

Comme on le voit, c'est un événement d'importance. Car la note prend soin de dire qu'elle est approuvée par les Alliés de l'Autriche. Par conséquent, c'est un signe évident que nous tenons la victoire.

Convient-il d'agréer immédiatement cette demande de paix—car c'en est une—? C'est une autre question, à décider par les gouvernants qui ont la conduite des opérations de guerre. Notre principal ennemi, le principal belligérant de l'autre côté, c'est l'Allemagne. Or, ce n'est point elle, elle, pourtant, la grande responsable de l'épouvantable guerre, qui demande la paix. De plus, la note autrichienne manque absolument à l'histoire, lorsqu'elle dit que "*les puissances centrales déclarent positivement qu'elles combattent pour défendre l'intégrité et la sécurité de leurs territoires*". Où, quand et par qui furent-elles attaquées, et quel fut le véritable agresseur dans cette guerre. Enfin, si la nouvelle de l'offre de paix allemande à la Belgique est vraie, la teneur de cette offre sent la manœuvre et le chantage. La Belgique resterait neutre jusqu'à la fin de la guerre: moquerie! et manœuvre de division! L'Allemagne reconstituerait l'indépendance politique et économique de la Belgique; mais, reprenant d'une main ce qui paraît offert de l'autre, l'Allemagne ajoute aussitôt, montrant ainsi son but de guerre invarié, son but d'offensive économique, que les traités commerciaux d'avant-guerre entre elle et sa victime seront de nouveau en vigueur, après la guerre, pour un temps indéfini! La Belgique donnerait son concours pour le retour des colonies allemandes à leur métropole: chantage! on se sert ici de la Belgique comme d'un "gage", selon la théorie allemande, pour permettre à l'Allemagne agresseur de se rattraper! On consi-

dérera la question flamande: la Belgique serait donc morcelée après avoir été envahie et foulée aux pieds! La minorité flamande qui a favorisé l'invasion ne serait pas punie: vive donc, d'après l'Allemagne, l'antipatriotisme, l'espionnage et la Révolution! Et où y a-t-il, en tout cela, offre de réparations et d'indemnités?

—Au vrai, il était venu du côté ennemi, ces jours passés, une pluie de déclarations, qui s'éclaircissent maintenant que l'on tient la note autrichienne. Von Burian, le ministre autrichien, annonçait cette note, dans son discours aux journalistes allemands. Et que signifiait cet article de l'ancien ministre Czernin, à la *Neue Freie Press*, où le comte prétend que tous les dirigeants, chez nos ennemis, s'étaient ralliés à l'idée d'une ligue des nations? et ce ralliement du comte Karolyi aux buts de guerre du président Wilson? et ce pleur de l'empereur Guillaume, se plaignant, chez Krupp, de la ténacité ennemie? et cet avertissement de von Hertling, disant aux ouvriers que la paix est proche et que même les chefs militaires la veulent? et cette déclaration du vice-chancelier von Payer, disant que l'Allemagne est disposée à restituer la Belgique... sans conditions ni indemnités? et cet avis conciliateur de Talaat Pacha, partagé par Djavid Pacha?

—La Turquie aurait envoyé des troupes à la frontière bulgare. C'est toujours la querelle au sujet du partage des dépouilles roumaines.

—Mort du docteur Carl Peters, explorateur allemand en Afrique.

RUSSIE

—Léo Kameneff, vice-président des délégués des ouvriers et soldats, un juif, beau-frère de Trotzky, a été nommé premier ministre provisoire, à la place de Lenine.

—Les sujets et les officiels français et anglais continuent d'être molestés. Arrestations et emprisonnement. Le consul anglais à Moscou, M. Lockhart, condamné à mort par les bolchéviks, a pu échapper grâce à l'intervention des diplomates neutres. On a arrêté un certain nombre de sujets anglais depuis l'attentat contre Lénine, lesquels sont menacés de mort, si Lénine perd la vie. 40 Anglais auraient même été assassinés, parmi 500 personnes massacrées à Moscou par les bolchéviks. Dans les négociations, les Alliés doivent montrer les dents. Les ministres bolchéviks seront tenus personnellement responsables du traitement infligé aux consuls et aux missions actuellement en Russie. Avant de les laisser partir, Tchitchérin voulait faire libérer Litvinoff et repatrier de France par la Croix-Rouge russe tous les soldats moscovites. En attendant, les consuls et diplomates franco-anglais sont sous arrêt.

—La terreur règne plus que jamais en Russie. Le massacre et l'incendie sont à l'ordre du jour à Pé-

trograd et à Moscou. Les soulèvements sont réprimés dans des flots de sang. On massacre les gens, révolutionnaires de gauche ou czaristes, sans procès. Le docteur Helfferich n'est plus en sûreté.

On assure que la czarine et ses quatre filles ont été assassinées. Parmi les victimes, on cite encore le général Broussiloff, le contre amiral Razvozoff et plusieurs anciens ministres.

—Les Alliés ont rétabli à Arkhangel le gouvernement Tchaikowsky, renversé par une faction rivale, le 8 septembre. A Vladivostock, ils ont refusé de reconnaître le gouvernement du général Horvath, et ont nommé un conseil de sept membres pour administrer les affaires municipales.

—Maxim Gorki, l'auteur révolutionnaire, recon-

cilié avec les maîtres de l'heure en Russie, aurait accepté la direction de la propagande bolchéviste.

AILLEURS

—Une mission du gouvernement américain est en Espagne.

—Massacres de chrétiens, en Perse, et de missionnaires français, parmi lesquels le P. Sontag, Lazariste.

—L'Allemagne se défend sur l'Angleterre du torpillage récent de deux navires espagnols.

—Conférence prochaine des rois scandinaves.

—*La Croix*, de Paris, du 14 août annonce la mort, à Fribourg, du T. R. P. Nouvelle, Supérieur général de l'Oratoire, depuis 1901.



UNE SEMAINE DE GUERRE



.....Penses-tu que j'oublie
Ton naturel?.....
S'assure-t-on sur l'alliance
Qu'a faite la nécessité?

(Fable XXII—La Fontaine)

LE fabuliste avait une connaissance intuitive de la nature humaine. Ce qu'il écrivait il y a près de deux siècles et demi (1678) trouve encore son application exacte à ce qui se passe aujourd'hui.

“Viens m'aider à sortir du piège où l'ignorance
M'a fait tomber.....
Ce réseau me retient, ma vie est en tes mains.
Viens dissoudre ces nœuds.....
Envers et contre tous je te protégerai.....”

Voilà où en est rendue la superbe Allemagne. Sous l'égide de son alliée l'Autriche-Hongrie elle parle de paix avec insistance.

Nous attirions l'attention, la semaine dernière, sur les discours du comte Burian, de Czernin et de Karolyi, qui n'ont fait que servir de développement à celui de Von Kuelhman et de prélude aux paroles plus autorisées de Von Payer, le vice-chancelier, parlant à Stuttgart, en Wurtemberg, et surtout du kaiser lui-même à Essen, siège principal des usines Krupp.

Il reste encore dans la manière dont Guillaume traite le sujet, un levain d'assurance victorieuse que le temps et les succès alliés font peu à peu disparaître. Le kaiser n'amène plus à la parade le vieux “Gott” allemand, qui depuis Attila jusqu'à nos jours a surtout servi de plastron et de protecteur à la barbarie tudesque.

L'empereur n'a plus le ton rogue de 1914. Il continue cependant à accuser les belligérants de l'Entente d'être la cause absolue de la guerre et à les tenir responsables de sa continuation. Il est, néanmoins,

acculé à reconnaître avec son ex-chancelier qu'il n'y a pas maintenant de victoire possible. Il lui faut pourtant apaiser les socialistes de son pays et en même temps faire campagne contre les alliés en essayant de galvaniser chez eux le pacifisme qui sommeille. Entre temps, il fait répandre parmi les siens la rumeur d'un changement probable dans l'orientation de sa politique intérieure. Le secrétaire colonial, le Dr Solf sera le prochain chancelier avec, comme principaux aides, Scheidemann le chef socialiste et Erzberger le “leader” du centre catholique. C'est un appât jeté à la démocratie allemande avec l'espoir de le voir avaler aussi, par nécessité, par le pan-germanisme que la peur talonne depuis les défaites successives des armées.

Dans son discours d'Essen, l'empereur insiste sur ses efforts pour arrêter la guerre, sur ses offres de paix en Décembre 1916, repoussées par l'Entente dont le but est de démembrement, écraser et détruire la “Vaterland”. Il renouvelle le mensonge de la défaite de la flotte anglaise au “Skagerrack” et du succès transcendant de sa horde sous-marine.

Cependant, malgré ses victoires l'Allemagne, dit-il, est prête à la paix; elle l'offre mais on la refuse. C'est l'envie, c'est la jalousie de la haute situation occupée dans le monde par la Germanie qui a déchainé la guerre. Les alliés de l'Entente ne pouvaient voir sans frémir de rage le développement de l'industrie, de la science et des arts en Allemagne. De là à la haine, il n'y avait qu'un pas et l'Entente l'a franchi. L'allemand qui ne connaît que la juste colère, frappe l'assaillant, il est vrai, mais il lui tend la main quand il est écrasé et sanglant. La haine ne se manifeste que chez ceux qui se sentent battus. C'est l'insuccès de leurs calculs qui les a déchainés contre le pays allemand.

Est-il possible de rêver plus parfaite négation de la vérité, une plus complète inconscience de sa responsabilité? Guillaume ne donne-t-il pas, sans le réaliser, évidemment, la raison des cruautés et de la barbarie qui ont marqué de leur sceau indélébile, la conduite de ses armées et de ses diplomates? Et c'est lorsque la victoire l'abandonne; lorsque, au dedans comme au dehors, l'horizon se noircit et présage l'ouragan dévastateur qu'il multiplie ses protestations d'innocence et de désir de la paix.

Von Payer à Stuttgart, exécute aussi des variations sur le même schéma. L'Allemagne attaquée aurait droit de demander indemnité mais sur réflexion, même quand sa situation militaire est favorable, elle est prête à abandonner cette idée, dans l'intérêt général.

Il attire l'attention sur les dettes énormes encourues par toutes les nations en guerre et ajoute que plus elles continueront à se massacrer plus elles auront fait l'affaire d'un petit nombre de gens plus habiles et meilleur calculateurs. Les sous-marins peuvent ne pas avoir eu le résultat que l'on en attendait, mais l'Entente, ajoute-t-il, est incapable de couvrir par de nouvelles constructions les pertes infligées à ses flottes maritime et marchande. Si l'Allemagne manque de coton et d'huile, les alliés manquent de charbon. L'Allemagne ne peut être réduite à la famine et le ravitaillement de ses armées continue à se faire quand même.

Le vice-chancelier déclare, en terminant, qu'il y a possibilité de restaurer la Belgique, mais que les questions de Pologne, de Finlande, de l'Ukraine et des états bordant la Baltique doivent rester comme elles sont, sans changement possible.

Pour continuer cette offensive pacifique dont les efforts se sont produits sans arrêt depuis les défaites teutonnes sur le front occidental, nous arrive le 16 courant une communication officielle expédiée le 15 par le gouvernement de l'Autriche-Hongrie à tous les belligérants, au Pape et à tous les pays neutres.

Elle propose une délibération préliminaire, dans un pays neutre sans obligation subséquente pour ceux qui y prendront part. L'objet de la conférence serait un échange de vues afin de découvrir un terrain commun sur lequel on pourrait jeter, avec espoir de germination future, la semence de négociations de paix.

Le document diplomatique en question est long mais habilement préparé. Il est conçu d'après la méthode allemande, rejetant toujours la responsabilité de la guerre sur les alliés; reconnaissant un désir et un besoin de paix chez tous les pays en armes et ne doutant point que le temps soit arrivé où les hommes d'Etat de chaque nation reconnaîtront la nécessité de terminer immédiatement les hostilités.

Simultanément, l'Allemagne fait des offres de paix à la Belgique, à condition qu'elle reste neutre jusqu'à la fin de la guerre, tout en conservant son indépendance économique et politique. Le traité de com-

merce d'avant guerre continuera d'être en vigueur entre Bruxelles et Berlin et la Belgique utilisera ses bons offices pour le retour de ses colonies à l'Allemagne. Il n'est question ni de "réparation" ni d'indemnité" ni d'aucune reconnaissance des maux infligés à la Belgique.

Remarquons en passant que la note diplomatique ci-dessus a été dressée en "français".

Il est assez difficile de déterminer dans quel esprit Vienne a lancé cet énorme ballon d'essai. Sans doute, la diplomatie autrichienne est théoriquement responsable de l'invite aux alliés et les journaux boches montrent eux-mêmes quelque surprise d'un mouvement auquel ils prétendent que leur pays n'a aucune part. Cependant, si ce pigeon voyageur d'un nouveau genre, est parti de Vienne, c'est certainement un oiseau boche. Si c'est l'empereur Charles qui a tenu la plume, c'est Guillaume qui a dicté le poulet. Il porte la marque de fabrique de la "Wilhemstrasse". On ne peut allier, ailleurs qu'en Bochie, autant de duplicité à une aussi complète confiance dans la crédulité de ses adversaires.

Le kaiser, hautain et cruel quand ses armées sont triomphantes devient prestigieusement souple quand il lui faut faire face à la défaite. Il doit pourtant savoir que les alliés n'accepteront jamais une paix roumaine ou bulgare et ne vendront pas leurs droits contre un plat de lentilles comme l'ont fait les Bolchevics. Il oublie la Belgique, la Serbie et l'Alsace-Lorraine.

Mais il voit venir l'épuisement; il va lui falloir repasser la frontière, abandonner à la France et à la Belgique ce qu'il ne peut plus garder de leur territoire. Tantôt, ce seront ses Gretchen qui verront défiler dans leurs villes et villages nos troupes victorieuses. Son peuple va goûter aux douceurs de l'invasion. Pensez-y donc, la sacro-sainte terre allemande résonnant sous le pied de nos soldats en kahki et bleu horizon; la Lorraine reconquise et la Belgique libérée! Mais il a beau gémir. Ce qui doit être sera.

"Nous l'avons eu votre Rhin allemand
Son sein porte une plaie ouverte
Du jour où Condé triomphant
A déchiré sa robe verte
Où le père a passé, passera bien l'enfant."
(Musset)

Le président Wilson a répondu d'avance à cette nouvelle offensive dans son discours d'avril à Baltimore lorsqu'il disait:

"Nous appliquerons la force, sans épargne ni limites, la force triomphante et juste, appuyant la loi qui doit régir le monde et faire mordre la poussière à tous ceux qui veulent la transgresser".

Le premier ministre anglais s'est exprimé clairement au même sujet la semaine dernière à Manchester. De l'opinion de M. Clémenceau, il ne peut y avoir de doute. Il vient de l'exprimer clairement.

Il n'est pas besoin de conférence préliminaire qui n'engagera personne. Les alliés ont déjà formulé leurs termes de paix et il est peu probable qu'ils se laissent attendrir par les gémissements du chacal aux abois.

Le moment est d'ailleurs fort mal choisi. Nos armées repoussent l'ennemi sur tous les fronts. Nous émettions l'idée, dans notre dernière revue, que la prochaine poussée pourrait bien avoir lieu en Lorraine. Le jour même où, sans prétendre être prophète, nous faisons allusion à cette possibilité, le 11 du courant, les armées américaines, à l'ouest et au sud du saillant de St-Mihiel, aidés des français au sommet à l'ouest, refoulaient les boches, fermaient l'ouverture du saillant et en deux jours faisaient à l'ennemi plus de 20,000 prisonniers.

Cette ouverture s'étendait sur une longueur de 20 milles depuis Fresnes à 12 milles au sud-est de Verdun jusqu'à Pont-à-Mousson, la profondeur étant de 15 milles jusqu'à St-Mihiel. Les allemands occupaient ce territoire depuis l'automne de 1914. La position était très forte et jamais encore depuis son occupation par l'ennemi avait-on essayé de briser cette arme braquée sur le cœur de la France entre Verdun et Nancy.

La réduction de la ligne tenue par les alliés de 40 à 20 milles libère un bon nombre de nos divisions qui pourront avantageusement être employées ailleurs. Nos troupes ne sont qu'à quatre milles des fortifications extérieures de Metz. Cette place forte n'a pas été négligée par nos aviateurs. En 90 jours la gare des Sablons a été bombardée 38 fois. Nos adversaires ont été si expéditifs dans leur retraite qu'ils n'ont pas eu le temps de détruire ni la ville de St-Mihiel ni les 30 villages circonvoisins. Ils ont même laissé en bon état d'exploitation le chemin de fer qui relie Verdun avec Commercy, Toul et Nancy. La superficie évacuée par les allemands est de 155 milles.

Sur les autres fronts, les alliés font excellente figure. Notre mouvement d'encerclement se resserre sur Cambrai et St-Quentin. Au sud-ouest de la Bassée et à Havrincourt les britanniques sont en progrès.

Au sud, le général Mangin continue son mouvement tournant pour s'emparer du massif de St-Gobain, défense de Laon. Ce secteur, bien défendu par l'ennemi présente de grandes difficultés. Il a la forme d'un arc dont l'extrémité nord est à Servais et celle du sud à Anisy-le-Chateau, avec un éperon au centre jusqu'à Folembray. Cette formidable forteresse de St-Gobain domine la vallée de l'Oise au nord et celle de l'Ailette au sud. Non seulement ses flancs sont protégés par ces deux rivières mais elle est de plus abritée au sud par la ligne de l'Aisne et les hauteurs du Chemin des Dames. C'est dans cet angle formé par l'Aisne et l'Oise que se livrent des combats meurtriers jusqu'à ce que le massif tombe entre nos mains. Nous cueillerons alors La Fère, St-Quentin et Laon.

C'est non seulement sur le front occidental que l'Allemagne voit le danger devenir de plus en plus menaçant, mais même du côté de la Russie et de Salonique la situation se complique par les succès des alliés en Sibérie et ceux de l'armée serbe reconstituée sur la frontière bulgare.

En Russie le parti maximaliste se déclare incapable de faire face à l'orage et à cet aveu d'impuissance vient s'ajouter la publication par Washington de documents secrets montrant clairement que Lenine et ses acolytes ont été depuis la déposition du tsar Nicolas, les agents à la solde de l'Allemagne pour la trahison de leur pays. L'avance soutenue des alliés au nord et au sud, la formation probable d'un corps polonais de 100,000 hommes en union avec nos troupes, donnent l'espoir du rétablissement de l'ordre, tandis que le manque absolu de direction et de cohésion chez les Bolchévics, les excès de toutes sortes des anarchistes de diverses nuances, l'incendie des grandes villes, tous les crimes commis par une populace sans frein indiquent les dernières convulsions d'un système de terreur qui touche à sa fin. En perdant son emprise en Russie, l'Allemagne devra refaire son front de l'est et forcément dégarnir sa ligne occidentale déjà fort affaiblie.

Il est clair que l'obscurcissement d'un horizon déjà fort chargé a déterminé l'action autrichienne dans le sens d'une discussion de termes possibles de paix. Mais avec un manque de logique presque ridicule, les allemands font coïncider leurs pourparlers pacifiques avec une reprise de l'activité sous-marine et le bombardement de Paris par leurs avions.

Depuis le commencement de septembre trois navires de fort tonnage ont été torpillés par les boches. Ce sont le "Persic", le "Missanabie" et le "Galway Castle".

Le premier jaugeant 12,000 tonnes faisait partie d'un convoi de troupes américaines. Il a pu se rendre jusqu'à la côte et débarquer son fret humain sans pertes de vie.

Le second, bien connu sur la route du Canada, appartenait à la Compagnie du Pacifique. Il revenait à vide d'un port français.

Le "Galway Castle" navire de 8,000 tonneaux s'en allait en Afrique du Sud avec à son bord 960 personnes dont 300 femmes et enfants. Les pertes de vie se chiffrent à 190.

A. GOBEIL

17 septembre 1918.

(Note) Depuis que ce qui précède a été écrit, les propositions de l'Autriche ont été formellement rejetées par les Etats-Unis. Clémenceau en France, Balfour en Grande Bretagne, Orlando en Italie, y ont répondu dans le même sens. La communication avec le Vatican, restera confidentielle et tout probablement sans réponse.



Echos et Commentaires



La condamnation de Malvy

Voici comment M. Jean Guiraud l'apprécie dans un article de la *Croix*, qui nous paraît modéré et bien judicieux :

Le pays apprendra avec satisfaction la condamnation de M. Malvy. Elle a été prononcée à la suite de minutieuses enquêtes dont fait foi le rapport Pérès et après de nombreuses audiences où les témoins de la défense comme ceux du ministère public se sont exprimés en toute liberté.

M. Malvy a pu employer pour sa justification tous les moyens pour incliner en sa faveur les sentiments de ses juges, amener devant eux quatre présidents de Conseil, se solidarisant avec lui et prononçant en sa faveur des plaidoiries qui ne furent pas sans éloquence, et le représentant de la C. G. T., évoquant, d'ailleurs, à tort les prétendues sympathies de la "classe ouvrière" pour l'accusé.

Cette liberté, ces garanties, nous les avons souhaitées, et tous les sénateurs les ont respectées, depuis l'ami le plus chaud de M. Malvy jusqu'à ceux qui n'avaient jamais eu la moindre sympathie pour sa politique.

Si une pression a été exercée sur la Haute-Cour, elle l'a été en faveur de l'accusé par des journalistes qui, à la suite de M. Hervé, ont menacé les juges de la colère populaire s'ils n'acquittaient pas, et par des hommes politiques qui ont voulu persuader à des sénateurs républicains qu'en condamnant M. Malvy ils condamneraient le régime lui-même.

La Haute-Cour n'a considéré que la justice, et dans toute son indépendance elle a prononcé. Tous les bons citoyens doivent s'incliner devant son jugement et considérer comme liquidée l'affaire Malvy.

* * *

Cette sentence produira d'heureux effets.

Elle rappellera au pays que la responsabilité des ministres et des fonctionnaires n'est pas un vain mot, et que le bannissement pour forfaiture attend ceux qui manquent à leur devoir, comme M. Malvy, par faiblesse, incurie ou complaisance coupable. Elle leur apprendra qu'ils n'éviteront pas les justes sanctions en s'abritant, comme l'a fait M. Malvy, ministres, derrière leurs collègues du gouvernement et fonctionnaires, derrière leurs chefs. Les responsabilités collectives ne suppriment pas les responsabilités personnelles.

La Haute-Cour, dans son jugement fortement motivé, a su nettement dégager les celles de M. Malvy.

Si elles ne vont pas jusqu'à la trahison et l'entente directe avec l'ennemi, comme l'en avait accusé M. Daudet, elles n'en sont pas moins fort lourdes. Ses relations d'amitié avec les pires anarchistes, les subsides qu'il leur a donnés pour leur action néfaste, les entraves qu'il a systématiquement apportées à l'œuvre de sécurité nationale, la protection dont il a couvert les publications et les réunions défaitistes, tout cela était son œuvre personnelle, et ses juges ont eu raison de lui en demander un compte personnel.

M. Hervé, dans la *Victoire*, en défendant les actes de M. Malvy, même ses rapports d'intimité avec Almercyda, déclare que ce jugement est aussi un soufflet pour MM. Viviani, Briand, Painlevé et Ribot, qui, dans leurs dépositions, se sont si étroitement solidarisés avec leur ancien collègue.

Nous en convenons.

Cette solidarité, ils l'ont revendiquée hautement, espérant par ce coup d'audace enlever l'acquittement; qu'ils la gardent, maintenant que la condamnation est portée !

Aussi bien ont-ils manqué singulièrement de clairvoyance en ne voyant pas les actes délictueux, criminels même, que commettait leur ministre de l'Intérieur, sous le couvert de leur politique. Leur laisser-aller a permis les faits que la Haute-Cour a flétris et a eu le triste effet de donner, pendant quelque temps, le privilège de l'immovibilité au ministre qui pactisait avec Almercyda, Sébastien Faure et les éléments les plus malfaisants.

* * *

M. Hervé, dans son article d'hier dans la *Victoire*, la *Lanterne* et les autres journaux malvystes, essayent déjà d'une diversion anticléricale, comme ils le firent jadis pour Dreyfus, et ils essayent de présenter leur ami comme une victime du "cléricalisme et de la réaction". Nul ne se laissera prendre à cette grossière manœuvre. Les catholiques ne sont au Sénat qu'une infime minorité et, parmi les juges qui ont condamné M. Malvy, figurent en grand nombre des adversaires et même des persécuteurs de nos croyances. Nous, catholiques, nous avons demandé la justice et la vérité aussi bien pour l'accusé que pour l'accusateur, et nous l'avons fait avec une telle impartialité que des esprits malveillants nous en ont fait le reproche.

Non, ce n'est pas un parti, quel qu'il soit, qui a jugé, c'est la justice elle-même.

JEAN GUIRAUD.

Catholicisme et germanisme

On a vu et touché par l'utile voyage de Mgr Baudrillard et d'un certain nombre d'autres catholiques dévoués, prêtres et laïques, l'avantage positif qu'il y avait à ne pas laisser sans emploi et sans fruit la religion, les traditions, les mœurs de l'immense majorité des français vivants et morts. Il y a une espèce d'innocence effrontée à vouloir s'adresser aux races latines en faisant abstraction du plus grand fait de leur histoire, qui est le catholicisme. Les diverses Revues de peuples latins ou nations latines qui affectent de l'hostilité au catholicisme seraient sages d'y réfléchir. Il y a 40 ans, elles auraient pu juger que la libre pensée, ou l'évolution, ou je ne sais quoi étant définitivement venu à bout de cette doctrine et de cette discipline, aucun service n'en pouvait plus être espéré. Aujourd'hui, doctrine catholique et discipline romaine sont plus jeunes, plus vertes, plus vivaces qu'en aucun temps. Il n'y a plus rien contre elles que des haines: pas une idée. Ce sont les idées dites modernes qui, proprement, sont mortes, qui ont perdu tout ressort, toute efficacité, toute ardeur. Elles sont fausses, *en outre*, comme aurait bien dit Moréas. Mais elles l'ont été de tout temps.

La défaite subie par l'Allemagne n'aurait certes pas suffi à entraîner le discrédit ou le dessèchement des méthodes individualistes et panthéistiques telles qu'elle les incarne sous des apparences diverses depuis plus d'un siècle: cette défaite sert à faire constater une déchéance déjà reconnue. Ce qui achèvera de disparaître c'est le prestige et le préjugé d'une majesté usurpée. On a vu comment Gabriel Monod, après 1870, félicitait de leur chairvoyance, avec un singulier mélange d'estime et d'ironie les jeunes zouaves pontificaux pour qui la défaite de la France était celle de Rome: la victoire de la France et de ses alliés aura quelque chose de romain au sens précis où l'entendait l'auteur très peu suspect d'Allemands et Français.

Est-ce qu'on va dire que j'embauche la religion au service d'une moitié de l'Europe contre l'autre moitié? Il me suffit de prémunir nos néo-romanistes, nos néo-latinants contre le danger d'un acte de négligence ou de dédain envers le fait historique de notre éducation, de notre tradition catholique, part intégrante et dominante de la latinité. Les habitudes de l'esprit classique en font ainsi partie; cette façon de concevoir la science, les lettres, les arts, la vie de société, les disciplines de la pensée y déterminent le goût et même la passion raisonnée de l'ordre. C'est le contraire de l'esprit révolutionnaire.

CHARLES MAURRAS

L'Action Française.

L'esprit le plus fort est celui qui connaît le mieux sa faiblesse.

LAMENNAIS

L'Espagne et l'Allemagne

L'Allemagne a commis pendant cette guerre bien des maladresses, dont la plus grave en conséquences est assurément la guerre sous-marine, qui a provoqué l'intervention américaine. Mais l'orgueil germanique est ainsi fait qu'une fois déchaîné, et si cher que lui coûtent ses bravades, il continue à s'aliéner les neutres. Le gouvernement espagnol vient de lui donner une énergique leçon, où l'on reconnaît toute la dignité et toute la fierté de notre sœur latine.

Dans les commencements, Berlin multipliait les sourires à l'égard de Madrid. Il y avait beaucoup d'Allemands dans les îles Canaries et Baléares, ainsi qu'au Maroc espagnol. Il y avait des centres d'espionnage importants chez le noble peuple dont le souverain a conquis les cœurs français par ses généreuses interventions en faveur de nos compatriotes opprimés ou blessés. L'Espagne, ayant fenêtres sur l'Atlantique et sur la Méditerranée, est un observatoire de premier ordre, dont l'ennemi entendait bien se servir. Alphonse XIII et ses ministres ne s'y sont pas prêtés. On se rappelle notamment que, l'année dernière, ils avaient résolu de soumettre au contrôle de l'Etat toutes les stations de télégraphie sans fil.

Peu après, l'Allemagne recourait à son habituel procédé d'intimidation et l'affaire de Carthagène éclatait. L'Espagne a protesté: l'Allemagne a dû s'expliquer, s'excuser. Les pirateries incessantes ont fait surgir d'autres difficultés, suscitant à Madrid des plaintes auxquelles l'Allemagne répondait par d'hypocrites regrets. Mais aujourd'hui le ton change. Ce n'est plus une simple protestation, c'est un avertissement formel que le cabinet Maura-Dato adresse à la Wilhelmstrasse. Il est stipulé qu'en cas de torpillage de ses navires marchands, l'Espagne prélèvera un tonnage équivalent sur les vaisseaux allemands mouillés dans ses ports.

A l'exemple des Etats-Unis, l'Espagne a usé de patience, et l'Allemagne, comme d'habitude, a abusé de cette longanimité. MM. Maura et Dato la mettent en mesure ou de s'incliner ou de payer les frais de ses pirateries. Son prestige, quoi qu'il advienne, en pâtira. L'Entente s'en réjouit et les neutres, victimes de ces criminels exploits, en seront réconfortés.

L'Action Française.

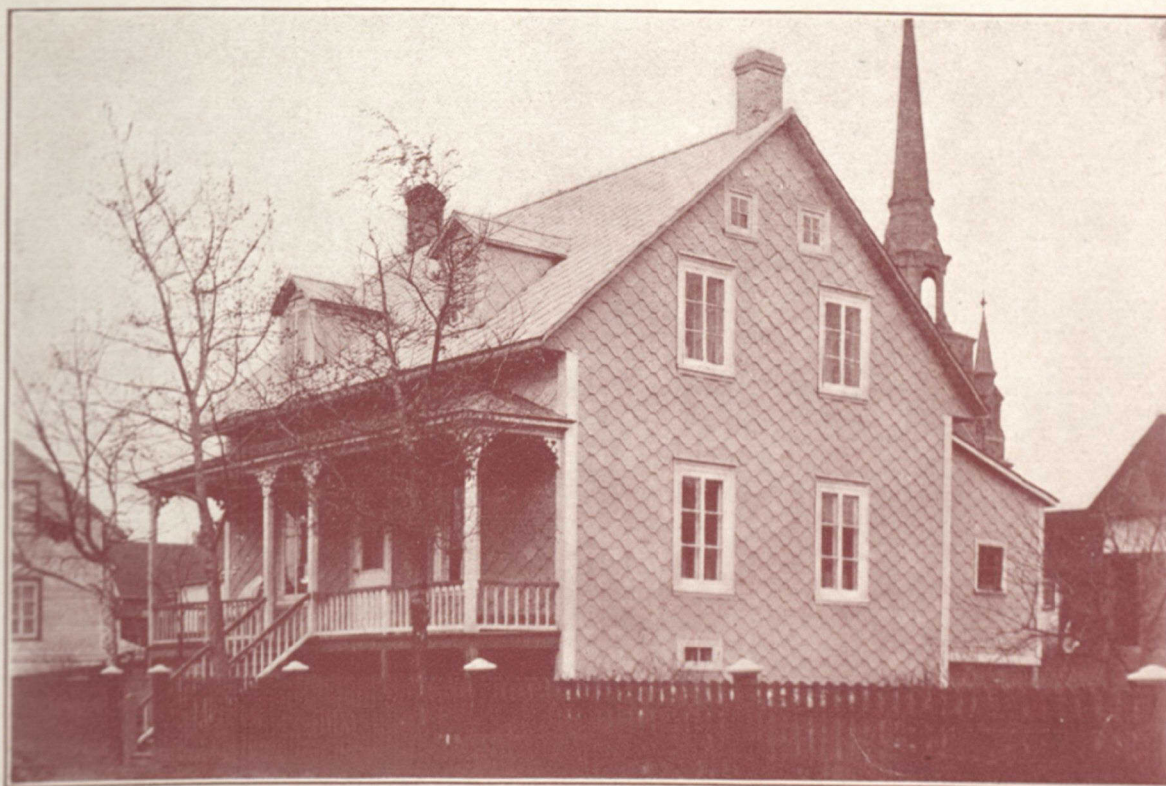
Jamais les mots ne manquent aux idées; ce sont les idées qui manquent aux mots. Dès que l'idée en est venue à son dernier degré de perfection, le mot éclot, se présente et la revêt.

JOUBERT.

* * *

Aimez fortement la vérité et la justice; il n'y a pas d'autre vrai bonheur en ce monde que celui-là, qui rend digne du bonheur éternel.

LOUIS VEUILLOT



Pourquoi vous devez employer nos Bardeaux d'Amiante

PARCE qu'ils constituent un placement d'une nature permanente.

PARCE qu'ils sont entièrement à l'épreuve du feu, de la gelée et des autres éléments.

PARCE qu'ils coûtent meilleur marché que la tôle, qu'ils ne nécessitent pas de réparation, qu'ils n'ont jamais besoin de peinture.

PARCE qu'ils s'améliorent en vieillissant.

PARCE qu'ils sont INDESTRUCTIBLES



Avant de faire le choix d'une couverture, demandez nos Catalogues et nos Echantillons.

**La Cie Manufacturière
d'Amiante**

78, rue St-Pierre, - Québec.

TÉLÉPHONES { LEVIS : 46
QUEBEC 6207

JOS. GOSSELIN, LTÉE

ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX
— ET INGÉNIEURS —

Construction d'Eglises, de Couvents, d'Edifices de tous genres

SIEGE SOCIAL:
55, RUE ST-GEORGES,
LEVIS, P. Q.

SUCCURSALE:
85, RUE DALHOUSIE
QUEBEC, P. Q.

La Vie Canadienne

est en vente dans les principaux dépôts de journaux du Canada, particulièrement à Québec et à Montréal, au prix de 10 cents le numéro. Le prix d'abonnement est de quatre piastres par an avec prix de faveur, trois piastres, pour le clergé, les instituteurs et les étudiants.

ADRESSEZ :

LA VIE CANADIENNE

30, RUE DE LA FABRIQUE, QUEBEC.